



# Une amitié littéraire : Albert Mockel et George Garnir

COMMUNICATION DE PAUL DELSEMME

A LA SEANCE MENSUELLE DU 10 NOVEMBRE 2001

J'ai rencontré Albert Mockel une seule fois, mais cette rencontre est gravée dans ma mémoire. C'était, je crois, tout au début de l'année 1944. Je voulais savoir si le fondateur de la revue *La Wallonie*, si proche du mouvement symboliste, avait eu des contacts avec Charles Morice, l'auteur de *La Littérature de tout à l'heure* (1889), ouvrage fondamental de la doctrine symboliste, qui fit un assez long séjour en Belgique à la fin du dix-neuvième siècle et que, sur les conseils de mon maître Gustave Charlier, j'avais choisi comme sujet de mémoire de licence.

Il me reçut au Musée Wiertz dont il était le conservateur depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1940, succédant à Grégoire Le Roy. Soit dit en passant, les collaborateurs de l'occupant avaient manœuvré pour s'emparer de la fonction, mais sans succès. Pour le rejoindre dans son bureau, je dus traverser les salles désertes du musée, qui était fermé au public en ce temps de guerre et qui, passablement maussade en temps ordinaire, me parut sinistre dans sa désolation de lieu abandonné. L'accueil souriant du poète dissipa mon bref accablement. Je savais qu'il était entré dans sa septante-huitième année : je fus frappé par sa silhouette svelte, l'éclat de ses yeux bleus et la fraîcheur d'un visage qu'une petite moustache blanche vieillissait à peine. Rien, dans son physique, ne présageait que « l'amère Matrone aux amères mamelles » l'emporterait un an plus tard.

Notre conversation porta principalement sur ses *Propos de littérature* (1894), où, néophyte de ces questions, je venais de découvrir qu'il avait analysé la nature du symbolisme de manière plus pénétrante que les célèbres pages doctrinales de Charles Morice.

Comme je lui disais, sans la moindre arrière-pensée, qu'il me fallait me rendre à la Bibliothèque royale pour lire les *Propos de littérature*, il m'annonça que dorénavant j'en disposerais chez moi et, se levant, il alla prendre dans une armoire un exemplaire qu'il dédicença sur-le-champ. Souvenir inoubliable ! L'exemplaire que je reçus n'était pas unique ; en vérité, il faisait partie du petit stock de *Propos de littérature* que Mockel s'était constitué vers 1920 à la faveur de ses relations avec le *Mercur de France*. C'est ce que m'apprit plus tard une de ses lettres à Gustave Charlier<sup>1</sup>.

Je n'ai eu aucun contact personnel avec George Garnir. Mais pendant près de trois années, de 1937 jusqu'au jour de sa mort, le 26 décembre 1939, je fus régulièrement tenu au courant des événements de sa vie quotidienne par une amie commune, qui le voyait au moins une fois par semaine en tant que médecin et en tant qu'intime de sa famille<sup>2</sup>. Pressenti par cette amie, George Garnir préféra ne pas me rencontrer, alléguant qu'il ne désirait pas se montrer à quelqu'un qui ne l'avait pas connu moins âgé et plus alerte. Il en fut ainsi. Mais à force d'entendre mon informatrice me parler de l'auteur des *Dix-Javelles*, de sa bonté, de sa générosité, de son humour, de son goût wallon des *spots* et de son extrême sensibilité aux choses qui relèvent du cœur plutôt que de la raison, j'avais l'impression de le connaître depuis toujours et en profondeur. La réaction vivement approbatrice et un peu étonnée de sa sœur, Madame Ackermans, à la lecture de ma préface à *George Garnir. Les meilleures pages* (1955), attesta que mon impression était juste ; j'en ai conçu un réel bonheur.

---

<sup>1</sup> Gustave Chartier, « Quelques lettres d'Albert Mockel », dans *Les Cahiers du Nord*, 1946, II (Albert Mockel parmi nous), p. 470.

<sup>2</sup> L'intermédiaire évoquée ici était une personnalité : Marguerite Van Essen (Bressoux 1890-Schaerbeek 1991) fut l'une des premières infirmières formées par Édith Cavell. Celle-ci l'ayant autorisée à agir en toute liberté après le départ des derniers blessés belges du Palais royal en automne 1914, elle passa clandestinement en Hollande, gagna le front par l'Angleterre et fit toute la guerre comme infirmière, le plus souvent en première ligne. Elle fut gravement gazée. En 1920, elle entreprit courageusement et dans des conditions difficiles les études de docteur en médecine. Quand je fis sa connaissance à la fin de l'entre-deux-guerres, elle était souvent interviewée par des journalistes anglais désireux de recueillir des souvenirs d'Édith Cavell.

Albert Mockel et George Garnier se lièrent d'une amitié que leurs échanges épistolaires révèlent singulièrement active entre 1886 et 1889, années fastes dans l'histoire de la littérature française de Belgique. Cette correspondance, je vous invite à la parcourir avec moi pour y relever, chemin faisant, propos, événements, débats qui directement ou obliquement éclairent la genèse des œuvres, la vie des cercles et l'élaboration des conceptions littéraires.

La collection compte au total trente-trois lettres, toutes inédites, à l'exception de trois que j'ai déjà reproduites partiellement<sup>3</sup>. Elles se répartissent comme suit : quatre lettres de Garnier à Mockel m'ont été communiquées par les Archives et Musée de la littérature ; vingt-neuf lettres m'ont été confiées par Madame Ackermans, à savoir vingt-cinq adressées à Garnier par Mockel, une isolée de Mockel à Fernand Severin et trois brouillons de missives de Garnier à Mockel<sup>4</sup>.

Un personnage traverse si souvent la relation des deux épistoliers qu'il convient d'expliquer en préliminaire pourquoi il s'y trouve : c'est de Fernand Severin qu'il s'agit.

Son amitié pour Garnier, son cadet d'un an<sup>5</sup>, remontait à octobre 1884 lorsqu'il devint son condisciple à l'Athénée royal de Bruxelles, rue du Chêne, où il terminait le cycle des humanités anciennes commencé au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur<sup>6</sup>. Son père François Severin, avait quitté récemment la ferme de Pinteville à Grand-Manil et s'était établi à Zuen, à proximité de Bruxelles. Dans un manuscrit inachevé, communiqué par Madame Ackermans<sup>7</sup>, Garnier a raconté avec enjouement les après-midi passées chez l'ami Fernand :

J'ai le souvenir de nombreuses après-midi où j'allais voir Severin à Zuen, chez son père le fermier ; non pas un fermier en sabots, avec un bonnet de laine et une ficelle qui tient lieu de bretelles, mais le gros et puissant censier wallon haut en couleur, les bottes

---

<sup>3</sup> Paul Delsemme, « Échos épistolaires d'une franche amitié : Fernand Severin et George Garnier », dans *Bulletin de la Société d'étude des lettres françaises de Belgique*, mars 1985, numéro 9-12, p. 1-36.

<sup>4</sup> Lors de l'exposé oral en séance de l'Académie, je me suis évidemment borné à citer des fragments de la correspondance reproduite ici presque *in extenso*.

<sup>5</sup> Fernand Severin, né à Grand-Manil le 4 février 1867 ; Garnier, né à Mons le 12 avril 1868.

<sup>6</sup> Voir : Les Trois Mousquetaires [G. Garnier], « Fernand Severin », *Pourquoi Pas ?* 30 janvier 1925.

<sup>7</sup> *L'Adolescence de Fernand Severin* : six pages manuscrites.

terreuses, contant des histoires gaillardes en buvant du vieux bourgogne et en tirant des bouffées d'une grosse pipe en « calciné ». La maison d'habitation était celle qui convenait à un poète : sur un terrain entouré de vieux fossés de défense, à peu près asséchés et envahis par les roseaux, un manoir de briques avec une tour à deux étages d'où l'on dominait la contrée. Que de fois nous nous sommes réfugiés dans cette tour tout là-haut avec le vent et les oiseaux, déclamant des vers, admirant la campagne où les denrées montaient, regardant couler là-bas la Zuen sous les aulnaies, paresseuse et traînante comme il convient à une rivière du plat-pays !

Et Garnir de dire le culte qu'ils vouaient tous deux à Hugo, au « Tout-Puissant des Lettres » :

Nous le lisions tout haut, nous en savions par cœur des poèmes entiers — et si nous proclamions notre admiration pour Baudelaire que nous comprenions mal encore, nous sentions tout de même que le maître de nos âmes éprises de la culture latine, c'était Hugo.

Diplômés de l'enseignement secondaire en 1885, les deux jeunes gens s'inscrivirent à l'Université libre de Bruxelles où ils s'attardèrent un peu, l'un et l'autre se dispersant dans des activités intéressantes mais nuisibles à la concentration studieuse. Severin mit six ans pour être docteur en philosophie et lettres, Garnir sept ans pour être docteur en droit (après avoir obtenu, il est vrai, le titre de docteur en sciences politiques et administratives en 1889). Leurs ajournements étaient imputables en grande partie à la littérature, où ils ambitionnèrent d'entrer dès le début de leurs études universitaires.

Fernand, plus mûr, plus motivé sans doute, tente sa chance avant Garnir. Il envoie à *La Jeune Belgique* des vers dont la Boîte aux lettres de la revue accuse réception le 10 mars 1885 : « F.S. Zuen. [...] Votre lettre est touchante et charmante, mais ce n'est pas une raison pour se laisser attendrir. Vos vers sont médiocres, travaillez, vous ferez mieux, et gare aux chevilles ; lisez les vers de Potvin, la réaction vous fera faire des chefs-d'œuvre<sup>8</sup>. » Il récidive deux fois avec

---

<sup>8</sup> Voir Valère Gille, *La Jeune Belgique. Au hasard des souvenirs*. Bruxelles, Office de Publicité, 1943 (p. 23).

d'autres textes, jugés meilleurs, mais encore insuffisants. Le quatrième essai est le bon. On lit dans la Boîte aux lettres du 1<sup>er</sup> août 1885 : « Fern. S. Zuen. Bon. Passerez dans le prochain. Signez-vous ? » Dans la livraison du 1<sup>er</sup> septembre paraît le poème *Les Étalons*, de facture parnassienne, qu'il signe de son nom.

Quelques mois plus tard, il frappe à une autre porte. Le 4 janvier 1886, il se réclame d'un cousin, Armand Hanotieau, étudiant en philosophie à Liège et introduit dans le cercle de *L'Élan littéraire*<sup>9</sup> pour s'adresser à Albert Mockel, qui anime cette revue depuis janvier 1885 et qui — le sait-il ? — a le même âge que lui, à un mois près<sup>10</sup>. De sa lettre, j'extrai ce qu'il dit, avec une ardeur toute juvénile, de son ambition littéraire et de sa position à l'égard des tendances de la poésie contemporaine :

Vous êtes là-bas une brillante jeunesse à ce qu'il paraît, que le beau et l'idéal tourmentent. Je voudrais y être aussi. Une jeunesse pleine de feu sacré est une chose sublime ; mais, las ! elle est rare à présent, en terre de Belgique surtout, et les amants des chimères chantent, rient et pleurent dans la solitude. Certains font fi de la poésie personnelle, se dérobent derrière leur œuvre et nous donnent des vers éclatants et superbes, pleins de couleurs, pleins de fougueux claironnements, mais dont le cœur est souvent absent. D'autres, sur un mode de romance et de littérature de pensionnat, pleurnichent leurs petites émotions, parlent de coupe de fiel, que sais-je ? et tombent dans un défaut pire que l'autre, véritable poison pour l'art : la fausse sentimentalité.

[...]

J'ai la foi : je crois aux créateurs qu'on nomme Van Hasselt, De Coster, Pirmez, Lemonnier, maîtres en splendeur poétique, en histoire dramatique, en exquise sentimentalité, en vigueur saine et wallonne ; mais je crois aussi à ceux qui viendront soit avec de délicates et charmantes compositions comme les vôtres d'heureux présage, soit des œuvres de fer et de sang comme d'autres, et enfin, puisqu'il faut le dire, je crois un peu en moi<sup>11</sup> ...

---

<sup>9</sup> Armand Hanotieau apparaît avec deux textes en prose : *Hiver*, dans *L'Élan littéraire*, 1<sup>re</sup> année (1885), p. 203-204 ; *Divita*, dans *La Wallonie*, 15 janvier 1887, p. 51-52.

<sup>10</sup> Albert Mockel est né à Liège le 27 décembre 1866.

<sup>11</sup> Lettres de Fernand Severin à Mockel, AML, EcR 1 236. La lettre du 4 janvier 1886, reproduite par Mockel dans la revue *Hena*, février-mars 1932, a été citée presque *in extenso* par Henri Davignon dans son discours de réception à l'Académie. Voir *Bulletin de l'Académie royale de langue*

Le lendemain, le 5 janvier, Garnir, à son tour, se fait connaître à Mockel. Cette coïncidence n'est pas un effet du hasard ; la lettre de Georges s'inspire visiblement de la démarche de Fernand :

Monsieur,

Je m'adresse à vous poussé par cet esprit de confraternité qui unit ceux qui pensent et qui rêvent. Un ami qui sera bientôt vôtre, Fernand Severin, m'a initié à votre revue. Nous avons lu non sans plaisir quelques numéros de l'*Élan littéraire* qui font honneur à vos collaborateurs liégeois et je vous prie de me compter au nombre de vos abonnés. Vous êtes de ceux qui ont tenté cette entreprise patriotique — comme a dit un Jeune Belgique — de fonder une littérature nationale où tout au moins de réveiller cet esprit littéraire qu'on aurait pu croire mort chez nous il y a quelques années.

Peut-être accueillerez-vous les efforts que l'on fait par ici — en novice —, cela s'entend, mais avec un peu de ce courage qu'il faut aux jeunes.

Je vous envoie donc quelques vers que vous jugerez si vous y tenez. J'y reviendrai.

Garnir recopie ici les neuf quatrains de son poème *Le Temps des chèvrefeuilles* dont il me faudra reparler.

Je vous enverrai, si vous voulez, quelques vers que j'ai cherchés dans les taillis fourrés des Ardennes, l'âpre pays où j'ai grandi et qui n'est plus hélas, que la patrie de mes vacances.

Quoiqu'étant pour la première fois votre correspondant, je termine avec cette idée de fraternité de notre Belgique wallonne et de nos universités en vous serrant loyalement la main.

Georges Garnir

Rue du Cadran 7, St Josse-ten-Noode

P.S. Je fais suivre ma lettre d'un mandat poste du prix de l'abonnement.

Je signerais, en cas d'insertion, G. Girran<sup>12</sup>.

---

*et de littérature françaises*, 1933, tome XII, p. 28-29. Severin joignait à sa lettre trois textes, *Sonnets des mugets*, *Sonnet à une espiègle* et *Dalila*, qui parurent dans *L'Élan littéraire* du 15 janvier sous le nom de Hernan.

<sup>12</sup> Anagramme de Garnir. Il ne faut pas chercher loin ! – Cette première lettre de Garnir à Mockel a figuré à l'exposition organisée en collaboration par notre Académie et la Bibliothèque royale en

Le 16 janvier, Mockel, traitant Garnir de « cher confrère », accuse réception de ses vers, les trouve charmants et s'engage à les insérer dans la livraison de février ou celle de mars. Le 28 janvier, Garnir le remercie chaleureusement, tient à lui dire combien il a goûté la nouvelle qu'il a publiée dans *L'Élan littéraire* sous le titre *Nerveux !*<sup>13</sup> et, en vue d'une collaboration qu'il souhaite prolonger, soumet à son verdict un sonnet intitulé *Si tu savais !*.

La réponse de Mockel, non datée, a dû être immédiate puisque la lettre suivante, qui y fait allusion, porte la date du 1<sup>er</sup> février 1886. Mockel aime beaucoup *Si tu savais !* qui, selon lui, vaut cent fois mieux que *Le Temps des chèvrefeuilles*. Les imperfections de ce poème lui ayant échappé lors d'une lecture trop hâtive, il invite le « cher collabo » à y remédier de toute urgence afin que les deux poésies paraissent encore en février. Mockel a débuté il n'y a guère dans la littérature et il porte déjà sur les textes le regard d'un écrivain chevronné, pour ne pas dire d'un maître. Écrit au courant de la plume et au pied levé, son examen du *Temps des chèvrefeuilles* en donne une preuve exemplaire.

Voyons cela de près.

Les strophes 1 et 2 se présentent comme suit dans la version originale :

Septembre connaissait le vert ardent des feuilles  
Et là-bas, blanchissant le long du rocher noir  
Se hâtaient de fleurir les premiers chèvrefeuilles  
Dis-moi, t'en souvient-il ? Vois-tu, c'était le soir.  
Dans son manteau de feu, qu'éclabousse un or sombre  
Le soleil s'endormait au loin, sur les champs noirs  
Allongeant vaguement le fin brouillard des soirs  
Qui barre le ciel pourpre et monte en lambeaux d'ombre.

Mockel constate que la rime *noir soir* apparaît deux fois de suite. Garnir revoit sa copie. Nouvelle version :

---

décembre 1966 : *Albert Mockel. Le centenaire de sa naissance*. Catalogue rédigé par Jean Warmoes (p. 9).

<sup>13</sup> *Nerveux !*, dans *L'Élan littéraire*, 2<sup>e</sup> année, 1886, p. 104-110, 140-153, 165-171, 178-183, 197-203.

Septembre carminait le vert ardent des feuilles  
Et là-bas, sur les flancs du rocher blanchissant  
Se hâtaient de fleurir les premiers chèvrefeuilles.  
— L'Occident s'allumait des splendeurs du couchant.  
Dans son manteau de feu qu'éclabousse un or sombre  
Le soleil s'endormait au loin sur les champs noirs  
Étirant longuement le fin brouillard des soirs  
Qui barre le ciel pourpre et monte en lambeaux d'ombre.

Les strophes 6 et 7 s'enchaînent harmonieusement, mais une grossière faute dépare la septième :

... Mais quand la fleur fanée eut séché sur ton front,  
Ton doux amour s'en fut avec les chèvrefeuilles  
Et lorsqu'au bois verdi le printemps mit des feuilles  
Je m'en allai rêveur songeant à l'abandon

Où parfois le soleil lasse la fleur humide  
Et je vis d'autres mains nouant dans tes cheveux  
Les fleurs que jadis moi j'y avais mis, heureux  
Avec l'espoir trompeur de mon amour timide.

Garnir retouche le premier vers :

... Mais quand la fleur fanée fut morte sur ton front

et refait les deux derniers vers de la strophe défectueuse :

La frêle fleur des bois que j'y plaçai, fiévreux,  
Avec l'espoir lointain de mon amour timide.

Mockel suggère d'éliminer la strophe 8 :



Je me raille aujourd'hui, ne voulant point songer  
A ces jours où j'ai vu, dans un lointain de rêves  
Avec ces bercements souples qui font aimer  
Ton corps svelte onduler sur le sable des grèves.

Ce quatrain est vraiment malheureux : *songer* ne rime pas avec *aimer* et il ne se trouve point de chèvrefeuilles sur le sable des grèves. Garnir obtempère : il supprime. La neuvième strophe, qui devient la huitième, fait rimer *vergers* et *rochers* :

Mais à l'anniversaire, en voyant aux vergers  
Le Zéphyr automnal grelotter dans les feuilles  
Je vais m'asseoir parfois au milieu des rochers  
Et pleurer, quand revient le temps des chèvrefeuilles.

À l'invitation de son censeur, Garnir remanie le quatrain :

Et quand revient septembre, et que dans les vergers  
Le zéphyr automnal grelotte dans les feuilles,  
Songeur, j'aime évoquer mes rêves mensongers  
Et pleurer quand revient le temps des chèvrefeuilles<sup>14</sup>.

Mockel était l'homme des retours en arrière, des mises au point, des repentirs. Ses correspondants devaient s'attendre à recevoir coup sur coup deux lettres, la seconde complétant, nuanciant, corrigeant la première.

Le 1<sup>er</sup> février, tout au plus deux jours après l'envoi de sa critique textuelle des *Chèvrefeuille*, il s'en veut de la sécheresse de cette lettre-là, s'excuse, et remercie Garnir pour l'intérêt qu'il a témoigné à *Nerveux* !. Cette longue nouvelle est un document d'époque. Par plusieurs de ses aspects, elle se rattache à la littérature décadente, elle fait penser par exemple au *Scribe* (1883) d'Albert Giraud. Le

---

<sup>14</sup> *Si tu savais !* et *Le temps des chèvrefeuilles* parurent dans *L'Élan littéraire*, 2<sup>e</sup> année, respectivement p. 11 et p. 41-42.

protagoniste du récit, Paul Amiot, de complexion fragile, « pauvre cerveau trop lourd à porter pour un corps sans vigueur », résiste mal aux épreuves de l'existence. Il a dû interrompre ses études et, réfugié dans une station du littoral belge, il tente de se refaire une santé et un moral. Pour son malheur, il s'éprend de la sœur d'un ami, Lucy Ghumin, une coquette, une allumeuse qui s'amuse à inspirer le sentiment amoureux qu'elle ne ressent pas elle-même. Après l'avoir bercé d'illusions, elle flirte éhontément sous ses yeux avec un bellâtre à l'esprit vulgaire. Paul Amiot se suicide.

Dans sa lettre du 28 janvier, Garnir soupçonnait Paul Amiot de s'être appelé Albert Mockel dans la vie réelle. Mockel rectifie :

[...] si Paul Amiot tient d'Albert Mockel — et il doit en tenir car quel est celui qui ne met un peu de lui-même sous la peau des poupées qu'il fait agir, — il ne l'est pas tant que vous le pensez et bien marri je serais si la débilité paralysait mes membres, comme les siens, moi qui raffole des exercices violents qui fouettent le sang et font briller les yeux. Lucy Ghumin est, elle, une mixture savante de trois éléments qui existent, hélas, bien vivants.

Le 15 juin 1886, *L'Élan littéraire* deviendra *La Wallonie*. Garnir, toujours sous le nom de G. Girran, destine au premier numéro de la nouvelle série deux beaux poèmes, *Mensis quum Julius ardet...*, un sonnet dédié à Fernand Severin, et *Dans l'au delà*, trente-huit vers dédiés à Albert Mockel. Celui-ci les a sous les yeux lorsque, le 27 mai 1886, il interpelle Garnir *ex abrupto* dans une lettre impérieuse, extraordinaire. Jupitérien, le directeur de revue s'érige en directeur de conscience littéraire :

Cher collabo,

Garde-toi de Fernand Severin. Je le sais de source certaine : c'est ton ennemi mortel, et un ennemi secret, ce qui est d'autant plus terrible. Je le sais : c'est un gentil garçon, mais, crois-moi, prends-le en haine.

Je me souviens d'avoir combattu ses craintes, il y a quelques semaines : « Je ne suis pas moi, disait-il, je suis Baudelaire, de Banville, Hugo ou monsieur Quelconque. » Eh bien, il se trompe totalement, lui, il a une somme de force propre qui le différencie des

autres, et s'il pouvait se brouiller avec Leconte de Lisle et avoir un duel avec Joséphin Peladan, il deviendrait tout de suite quelqu'un. Mais toi qui es aussi persuadé que moi de tout ce que je viens de te dire, tu gagnes justement le point fatal où tu vas subir les atteintes du mal fatal auquel semble avoir échappé Severin. Il n'a guère imité personne, lui (inconsciemment, s'entend, car il est incapable d'essayer de le faire) et dans tous les cas il est tout à fait original maintenant avec son vers large, — comme un jet puissant de pensées qui filtrerait entre les 12 pieds de ses alexandrins. Mais toi, garde-toi de Severin ! Tu es juste au point voulu où on imite quelqu'un ou quelque chose : Severin est là, redoutable justement par son originalité, son talent et l'amitié que tu lui portes. Prends-le en haine (littérairement parlant) et garde tes vers de l'influence des siens, comme d'une peste abominable.

Mockel cite quelques vers de l'envoi de Garnir :

Rêves-tu de ces temps bibliques des géants  
Terribles et faisant trembler sous eux les mondes  
Et dans l'empourprement splendide des couchants  
Des horizons saignant de blessures profondes ?

Et il en déduit :

Ils sont fort beaux, ces vers, et en t'inspirant à ton insu de ce bon Fernand, tu es arrivé à faire des strophes vraiment splendides : je ne connais pas de strophe de lui qui soit meilleure que celle que je viens de citer. Mais, voilà le hic, il est tout entier lui, tandis que toi, tu es aux  $\frac{3}{4}$  toi, et un petit Fernand Severin. Je suis persuadé que tu pourras te débarrasser de l'obsession de ses vers qui te poursuivent sans cesse à ton insu, et alors tu nous donneras des poèmes vraiment personnels, n'ayant gardé de ton union involontaire avec Severin qu'un profond amour de l'art et sa maîtrise dans la façon d'assouplir les vocables. Je te dirais bien encore de faire attention aux *Fleurs du mal*, mais comme c'est le commun écueil où chacun vient se buter, on a dû attirer déjà ton attention sur le grand terrible pour nous, Pierre Charles. Maintenant que j'ai rempli mon devoir (car ce n'est pas amusant de montrer le doigt à ses amis), j'éprouve un véritable plaisir à te dire joyeusement que tu es en progrès, un progrès colossal ! Tu as fait en ce peu de temps un

pas immense et je gagne de plus en plus confiance en toi. Je sais que Severin et son influence ont contribué à donner un tour nouveau à tes vers ; mais s'ils t'ont fait du mal (ou plutôt s'ils risquent de te faire du mal), ils t'ont fait plutôt du bien jusqu'ici en t'inspirant l'amour de l'ex-pression pittoresque, du mot net et saillant qui vous darde les idées dans la tête et les y fiche inébranlablement. Mais c'est justement parce que tu es en grand progrès, parce que tu ne demandes qu'à sauter loin hors des rangs du régiment « Quelconque » que je te crie casse cou et te force à prendre garde. Parle d'art avec Severin, enflamme ton imagination au contact de la sienne ; mais, lorsque tu travailles, dis-toi, chaque pièce faite : ceci ne ressemble-t-il à rien de Severin ? Et ainsi tu continuerais à faire de beaux vers comme ceux-ci, mais bien à toi. A ta place, je m'efforcerais pendant quelque temps à ne travailler que des sujets tout à fait différents des siens, ce serait un bon moyen.

Dans un post-scriptum, Mockel cite quelques artistes qui ont des attaches avec sa revue : Armand Rassenfosse (1862-1934), peintre mais surtout graveur, aquafortiste et lithographe, Maurice Bonvoisin dit Mars (1849-1912), dessinateur caricaturiste, aquarelliste et graveur, Masui, Henry Simon, Morissiaux.

Veux-tu dire à Fernand Severin que je ne suis malheureusement pas sûr qu'on pourra illustrer son *Chant d'orgue*. Nous sommes trois à posséder *la Wallonie* et je n'ai qu'une voix sur trois naturellement ; mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ce soit ce *Chant d'orgue* qui l'emporte. Dis aussi à Fernand que, s'il y a des aquafortistes à Liège, et j'en connais, la caisse de *la Wallonie* n'a pas de quoi faire reproduire un dessin à l'eau forte chaque mois ; il faudra autre chose : une sorte de lithographie sur acier pour laquelle nous avons fait l'acquisition d'une espèce de petite presse. Quant aux artistes de mérite, nous en avons deux qui ont beaucoup de talent : Rassenfosse qui fait plutôt dans le genre de Mars ou le genre parisien, si tu veux ; et Masui qui est très fort lorsqu'il veut se donner la peine de travailler ; il y a encore Henry Simon, un peintre (la vieille mohonne, de l'almanach) Marissiaux, paraît-il, et au besoin les relations artistiques de ma mère ou de moi ; mais je crois que Rassenfosse seul, avec Masui et peut-être Simon s'occuperont de nous faire des dessins. Bonjour et encore merci. Chaudes amitiés à Fernand Hernan, et ne me garde pas rancune pour mes avertissements.

Dans une lettre incomplète, non datée, mais antérieure assurément à la livraison de *La Wallonie* du 15 août 1886, Mockel félicite Garnir-Girran pour le texte en prose et le poème qui paraîtront dans ce numéro. Il a le pressentiment que l'avenir de Georges, c'est la prose ; elle le portera plus haut. Il voit juste.

*En terre wallonne* est superbe, un Georges Eekhoud wallon, qui serait poète ; les vers que tu m'avais dédiés étaient de plus large vol, peut-être, mais on n'y sentait pas autant que dans ceux-ci, sourdre ta personnalité. Je suis très, très content : il y a immense progrès, et je t'en félicite chaudement. Le *Poème en prose* est peut-être plus inégal, mais de grande finesse, de romantisante passion, et de poésie suave. La pointe semi mystérieuse de la fin le clôt superbement. Refélicitations. Cultive la prose maintenant, elle te portera plus haut — peut-être — que les vers. Mais, tu dois la saisir, j'ai trop peu vu de tes productions en prose pour en parler tout à fait à bon escient. Chez Severin, les vers valent cent fois mieux que la prose ; en dehors du rythme il trébuche à chaque pas ; je ne le lui dis pas, espérant qu'il faute par trop de qualités, et du reste il a fait un *Chant d'orgue*<sup>15</sup> qui est très beau — et très peu compris, à Liège, par ces crétins ! Mais toi, je crois que tu brilleras plus en prose qu'en vers, car les premiers essais de prose sont mille fois plus arides que les essais de vers : c'est plus tard que s'étale l'égalité du difficile.

Cultive donc à la fois prose et vers : pour toi j'ai — est-ce un pressentiment ? — plus grande confiance en la prose ; mais il ne faudrait pas négliger ce cheval de bataille du rythme que tu montes déjà avec de bonnes – d'excellentes – qualités d'écuyer-artiste. Severin est bien plus fort que moi en vers ; je crois le surpasser en prose (gare la vantardise, mais bah, nous sommes entre amis). Tu feras peut-être le mur mitoyen qui sépare la Séverine maison de la cabane Mockel. Voilà. Tu es en progrès, profite-en. Bloque, bûche, pioche. Construis des treillis sans fin de vers bien sertis, et amoncelle des tas (gros comme le ventre de Sarcey) de prose meilleure que celle issue du dit ventre (ce n'est pas lourd). C'est le bonheur que je te souhaite (et même plus), ainsi soit-il.

---

<sup>15</sup> Fernand Severin, « Chant d'orgue », *La Wallonie*, 15 juin 1886, p. 12-13. Étrange récit en prose. Dans une basilique, une femme est couchée languissamment. L'orgue murmure. Un évêque apparaît. « Tu arrives trop tard », dit-elle. L'orgue redouble de sonorité. Un homme surgit, de haute taille ; il vient de Seythie. « Fauve barbare, je t'attendais », dit-elle. L'homme garde le silence. Alors le barbare met le feu aux quatre coins de la basilique.

La lettre du 26 août 1886, envoyée de Knocke à Garnir, est d'un Mockel satisfait, satisfait d'avoir écrit les *Poèmes minuscules*<sup>16</sup> *Sur les ailes du rêve*<sup>17</sup>, *La Vierge wallonne*<sup>18</sup> et surtout *Fée papillonne*<sup>19</sup> !, heureux en outre d'avoir réussi son examen universitaire<sup>20</sup> et félicitant Georges d'avoir été reçu lui aussi<sup>21</sup>. « C'est pour tous deux encore un mur escaladé, écrit-il, un de ces murs de clôture qui enserrant notre temps et voudraient presser même nos esprits avant l'indépendance finale et féconde. »

Cette réflexion l'amène sur la voie de la confiance :

Je parle de cette liberté : eh bien, je jouis ici d'un grand espace comme temps et comme champ d'action, je collige des impressions, je m'imbois (!! de l'air de la mer et de la liberté qui plane sur les choses, mon esprit a de vastes territoires où promener sa solitude — et son spleen, hélas — et cependant point ne puis travailler. Peut-être est-ce le spleen. Je n'en écris rien à Severin, son corps de sanguin m'y paraît peu accessible, mais parfois j'en étouffe et alors la mer devient pour moi le gouffre animé, chaque lame est un membre qui me saisit, chaque dos de vague une croupe qui m'appelle et sollicite ma chair et ma pensée, chaque frange décume un fouillis de dentelles ébouriffées sur une poitrine palpitante, ou une chevelure long-trainée sur des peaux changeantes, et qui devient une corde pour m'enserrer la gorge. Alors, la nuit, si les vagues sont phosphorescentes, je devine des yeux pers qui me regardent, des prunelles mystiques qui déversent des flots de magnétique fluide sur l'égaré de mon propre regard, et du sein gonflé des eaux de feu surgit un aimant qui m'attire. C'est bête, d'être nerveux !

Ayant livré ses fantasmes, Mockel reprend pied dans la vie courante :

---

<sup>16</sup> *Poèmes minuscules*. En vers et en prose, Liège. H. Vaillant-Carmanne, [1886], 16 pages. C'est la première plaquette publiée de Mockel.

<sup>17</sup> *Sur les ailes du rêve* : s'agit-il de *L'Essor du rêve* (texte en prose), *La Wallonie*, 15 janvier 1887, p. 32-36 ?

<sup>18</sup> *La Vierge wallonne* (texte en prose), *La Wallonie*, 15 juillet 1886, p. 39-43.

<sup>19</sup> *Fée papillonne* ! (texte en prose), *La Wallonie*, 15 septembre 1886, p. 113-118.

<sup>20</sup> En juillet, Mockel a passé avec distinction la seconde épreuve de la candidature en philosophie et lettres.

<sup>21</sup> Garnir a réussi la première candidature en philosophie, préparatoire au droit.

Cependant, si tu as du temps à toi, viens me voir ici : j'y reste jusqu'au 5 septembre au moins. L'hôtel où je perche nous reçoit pour 3,50 F. par jour, si bien qu'un séjour ici n'est pas une aussi grosse dépense qu'on se le figure. Et j'aurai grand plaisir à revoir ta gaie figure franche et de cœur ouvert. Je fais la même demande à Severin, j'espère que l'un d'entre vous, ou tous deux — mieux encore — vous déciderez à voir Knocke, la merveille des plages et le paradis des artistes.

En réponse à une lettre de Garnir absente de la collection et qui évoquait, semble-t-il, un malentendu au sujet de *La Vierge wallonne*, Mockel le 2 octobre, proteste sur le ton d'une profession de foi :

Non, nous serons Wallons, et d'essence concentrée de Wallonie ; mais ne voulons point forcer le cours des choses, et soyons Wallons avec une force cachée, au fond, en attendant que notre forme atteigne ce degré qui nous reliera tous en une puissante originalité : la nationalité, ou plutôt seulement le parfum du terroir, la couleur et la forme locale. Lorsque nous en serons venus là, à coup sûr *la Wallonie* sera « elle-même », comme déjà chacun de ses membres est lui-même et ne copie personne. Et cette forme wallonne tient à si peu de chose ! L'essentiel, pour être Wallon jusqu'au fond, est d'avoir au cœur des fibres qui palpitent lorsqu'on prononce ce mot : Wallonie !; il faut aimer ridiculement cette patrie — qui est la tienne comme la nôtre, toi, habitant une ville wallo-flamande, car le cadre qui entoure l'action, et les peintures de mœurs aussi, tiennent à la forme et non à l'essence : l'essence est la vie latente, l'élective cité qui se dégage des œuvres<sup>22</sup>.

Cette déclaration fait apparaître que Mockel, en ce temps, concevait le sentiment wallon, puisé aux sources de l'amour de la terre ancestrale, comme la phase préparatoire d'une prise de conscience nationale, phénomène inéluctable sans nul doute, mais imprévisible momentanément puisqu'il ne faut pas « forcer le cours des choses ». Son idée wallonne évoluera assez vite, prenant une couleur

---

<sup>22</sup> Garnir fera état de cette lettre dans « Albert Mockel et *La Wallonie* », *Pourquoi Pas ?*, 23 juin 1910. Mais il retouchera fort le texte original, par souci du style. Andrew Jackson Mathews, dans *La Wallonie. 1886-1892. The Symbolist Movement in Belgium* (p. 52), New York, 1947, cite évidemment la lettre de Mockel telle qu'elle a été transcrite par Garnir.

résolument politique. Dans le *Mercur de France* d'avril-mai 1897, il écrira : « Il y aurait, il est vrai, un remède — la séparation administrative complète de la Flandre et de la Wallonie, avec un parlement pour chacune d'elle, et l'union des deux petits États sous une chambre fédérale dont ils éliraient chacun la moitié<sup>23</sup>. »

La suite de la lettre concerne deux contributions de Garnir-Girran à la revue, *Poème en prose*<sup>24</sup> et *Ballade en prose*<sup>25</sup> :

Ensuite, pour la question de forme, un mot incisif de loin en loin, parfois un détail d'une originalité observée, créent de nouvelles vagues de lumière, et un nouvel art surgit. Le présent poème en prose (ta ballade) — comme le précédent, du reste — me paraît d'exquise essence de fleurs wallonnes. L'autre avait plus d'ampleur ; celui-ci, plus wallon encore, a plus de cette grâce qui s'ignore et de cette naïveté pittoresque qui sont le fond du caractère wallon. Sais-tu que tu es un des plus wallons d'entre nous ? Merci pour ta jolie ballade, et souviens-toi que ta prose est bien accueillie ici.

Seulement ne peux-tu trouver un mot moins froid que ce « ma chère » ? C'est une dénomination que trouve l'amitié, plutôt qu'un vocable de tendresse susurré par l'amour<sup>26</sup>.

Garnir, Montois de naissance, mais Bruxellois de longue date par suite de l'affectation de son père au siège de l'administration des Chemins de fer de l'État, devait l'essentiel de son sentiment wallon aux vacances passées à Ocquier, dans le Haut-Condroz d'où était originaire la branche paternelle de son ascendance. Comme il se sentait aussi très proche de la « ville wallo-flamande » où il résidait, dont il avait fréquenté les écoles, son métissage culturel ne risquait-il pas d'altérer son identité wallonne ? Si cette question est venue à l'esprit de l'un ou de l'autre de nos méridionaux d'alors, j'interprète l'interrogation oratoire de Mockel : « Sais-tu que tu es un des plus wallons d'entre nous ? » comme une réponse vigoureusement négative.

---

<sup>23</sup> Cité par Charles-François Becquet, « L'idée wallonne d'Albert Mockel », dans *La Vie wallonne*, tome LX, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestre 1986, p. 41 (Numéro spécial. La Wallonie. Albert Mockel et ses amis).

<sup>24</sup> G. Girran, « Poème en prose », dans *La Wallonie*, 15 août 1886, p. 73-74.

<sup>25</sup> G. Girran, « Ballade en prose », dans *La Wallonie*, 15 octobre 1886, p. 129-130.

<sup>26</sup> Garnir a maintenu « ma chère », sorte de refrain dans le dernier paragraphe.



Dans une lettre à son « cher G. G. » non datée, mais proche du moment où parut *La Vierge wallonne*, Mockel, à la suite de je ne sais quelle discussion avec Severin, s'exclame :

[...] pas Wallon, moi ?! Nom di dios ! Ji t'va spaté, vî stoc, è ti sprâchî so l'cop, qu'ti n'râres pus tes îdeies. À t'on maîe veiou ! J'arrège ! Si t'esteus chai, jî t'voreux mascrawler, è-ce ti d'pouner di t' linwe di pourçai. Vas- è, laid rowe !

Voilà des injures du cru, et tu seras satisfait. Mais c'est là le côté brutal et populacier, qui gît en Wallonie moins qu'en Flandre, mais un peu, cependant, comme partout. La vraie Wallonie est légère, fine, délicate, gouailleuse parfois mais avec un esprit subtil. Elle pénètre sous la forme des choses et s'attache spécialement à l'esprit, à l'intérieur, aux sentiments et volitions cachés des êtres et des choses — dont l'art flamand étudie l'aspect et l'apparence extérieure. Voilà pourquoi je considère la *Vierge wallonne* et *Fée papillonne* comme les plus wallonnes peut-être de mes productions. De même ton poème en prose est d'une saveur wallonne très appréciée, tandis que les derniers vers, wallons aussi, à mon sens et malgré toi, représentent l'existence de plomb des terres condruziennes ou hesbignones du centre, avec, au moins, en trop peu, dirais-je, cette révolte du monotone qui bout en tout cerveau wallon : tiesse di hoïe, ne l'oublie pas. Travaille et nous apporte bientôt quelque chose.

Le 13 octobre, Mockel joint à sa lettre un court poème en priant Garnir d'exprimer son opinion sans ambages : « Une verte critique de mes vers me cause aussi peu de peine que m'en impulserait le dédain de ma prose : dans mon banquet littéraire, mes vers tiennent à peine la place des sorbets. »

Datée du 2 octobre 1886 et intitulée « À la désireuse — encore vierge », la pièce communiquée à Garnir signale la progression de Mockel, lecteur de Verlaine et de Mallarmé, vers une poésie suggestive et symbolique, épiant les mystères qui se dissimulent sous les apparences :

Je suis l'Impatience, et mon rire est un pleur.  
Blonde enfant dont l'Espoir a nacré la pâleur,  
Le mystère des sens a fait l'Esprit s'éteindre  
Et j'appelle ta chair, ô vierge, pour l'étreindre,  
Moi, triste impatient dont le rire est un pleur.

Ô ne refuse pas, blonde enfant, ma caresse !  
L'énigme de l'amour est un poème en feu  
Dont la brutalité s'élargit d'un adieu...  
Et c'est le charme, et la torpeur, et la paresse.

Car j'ai tordu mon âme et mon cœur révolté  
À vouloir ta blancheur, ton front ceint de sept glaives,  
Les sculpter — chaste image ! — en l'Infini des rêves :  
Mais le Sang te voulait avec fatalité.

Viens donc, noue à mon col tes bras et ta paresse,  
Blonde enfant qu'un regard change du rire au pleur ;  
Et, si le Sang craintif a rosi ta pâleur,  
Crois à l'ardent Espoir du rêve, ô pécheresse,  
Et noue à ma vigueur — charmeuse ! — ta caresse.

Il est intéressant de comparer cette version originale à celle qui paraîtra dans *La Wallonie* du 15 mai 1887 sous un titre différent, dédiée à Maurice Siville et ornée d'un exergue qui dégage le sens du symbole. Le remaniement est profond<sup>27</sup> :

À LA VAGUE CRAINTIVE

*La virginité du Rêve est l'essence dont l'œuvre sera*

Pour Maurice Siville

Je suis l'Impatience, et mon rire est un pleur.  
Si le désir timide a nacré la pâleur,  
Le mystère des sens a fait l'Esprit s'éteindre  
Et j'appelle ta chair, ô vierge, pour l'étreindre,  
Impatient jaloux de l'ingénue en fleur.

---

<sup>27</sup> Cette « variante »-ci s'ajoute à combien d'autres. Voir Henri Davignon, « Les variantes de Mockel (quelques exemples inédits) ». *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littératures françaises*, 1956, tome XXXIV, 2, p. 146-158.

Frêle enfant, livre-moi, ta soyeuse paresse ;  
L'énigme de l'amour est un poème en feu  
Dont la brutalité s'alanguit d'un adieu...  
Et c'est l'espoir d'une Survie et sa caresse.

Ils n'ont su, ni mon cœur, ni mon âme, ô Léthé,  
Peindre ton front d'argent, pensif expir des sèves,  
Candeur, Vaisseau-Fantôme en l'océan des rêves :  
Car le Sang te voulait avec fatalité.

Viens donc, noue à mon col tes bras et ta paresse,  
Craintive qu'un regard change du rire au pleur ;  
Et si l'Impatience a rosi ta pâleur,  
Songe à l'Adieu fatal, ô vierge pécheresse,  
Mais noue à ma vigueur ta languide caresse.

Rappelons ici que seulement sept lettres de Garnir à Mockel ont été conservées, dont trois sous la forme de brouillons ; c'est donc par la carte postale de Mockel datée du 23 octobre que nous apprenons le bon accueil de Garnir au poème manuscrit expédié le 13. A-t-il commis l'imprudence d'en contester la portée symbolique ? Mockel proteste, utilisant déjà la phrase qu'il mettra en exergue du poème publié :

Mais il est symbolique aussi fort qu'on peut l'être, et le symbole, le voici : La virginité du Rêve est la matière dont l'œuvre sera. Ou, si nous donnons la résolution explicite :

Dans le Rêve qui bat des ailes, vif, aux nues,  
L'artiste enfonce un glaive ; et des voluptés nues  
Font palpiter d'ardeurs vengeresses le Rêve...  
Et l'œuvre armée alors surgit du sang du glaive.

C'est un symbole aussi symbole que possible est.

Garnir a dû parler du symbolisme en piètre connaissance de cause. On perçoit l'agacement de Mockel :

Quant à ce que tu me tartinises dans ta gentille lettre, laisse-moi te dire que tu discutes comme un enfant, là ; cette école n'est pas si nouvelle qu'on le pense : dans *la Basoche*<sup>28</sup>, dans *la J.B.*, dans *la Pléiade*, tu as pu lire des proses et des vers symboliques qui sont des chefs-d'œuvre. Khnopff n'est-il pas de la même famille d'esprit ? Et ton premier poème en prose (*Wallonie* du 15 août) et les proses de Severin (*Chant d'orgue, la Rivale, Egéa*, etc) et, si nous parlons de moi, les choses que tu préfères de mes œuvrichonnettes : *Nerveux* (nettement symboliste, et consciemment), le *Conte blanc*, et surtout les *Poèmes minuscules* que tu préférerais à mes autres machines, je crois, sont symboliques. Tu parais discuter de parti pris et sans bien savoir ce qu'est le symbole, sans cela tu ne t'étonnerais point de voir la nouvelle formule d'art se rattacher à Goethe, Shakespeare, Baudelaire et Flaubert. C'est ce que je te développerai de vive voix quand je viendrai à Bruxelles entendre la Wallonie.

Sur le bout de carte postale qui lui reste, Mockel trace encore ces quelques lignes, d'une écriture de plus en plus serrée, difficilement lisible :

Tu as l'air de te fiche pas mal de moi, à propos de mon article sur *Pro arte*. Ça m'est égal, parce que tu reviendras à mes idées. Prends garde d'être le satellite de Fernand : il fait une fugue dans l'épopée et bientôt en reviendra ; tu le suis, tu reviendras avec lui ! Je me réjouis de voir son épopée que j'espère superbe aussi. Quant au symbolisme, lis *l'Art moderne* de dimanche dernier : *les visionnaires*<sup>29</sup>. Tu verras comme Picard revient à eux et les salue. Bien à toi.

---

<sup>28</sup> Fondée le 13 novembre 1884 par Charles de Tombeur et André Fontainas, étudiants de l'Université libre de Bruxelles, *La Basoche* est la première revue belge à avoir pris position en faveur de la nouvelle poétique. En juin-octobre 1885, elle publia une partie du *Traité du verbe* de René Ghil ; elle cessa de paraître en avril 1886, mais plusieurs de ses collaborateurs (Hector Chainaye, Auguste Vierset, Célestin Demblon, Ernest Mahaim, Arnold Goffin) furent des fidèles de *La Wallonie*. *La Pléiade*, fondée à Paris en mars 1886 par le poète Rodolphe Darzens, n'eut que sept livraisons. Elle accueillit Maurice Maeterlinck, Grégoire Le Roy et Charles Van Lerberghe.

<sup>29</sup> « Les visionnaires » (article non signé), *L'Art moderne*, 17 octobre 1886, p. 329-331.

Il semble donc que Garnir a traité avec légèreté l'article où Mockel s'en prenait à *Pro arte*, recueil des écrits d'Edmond Picard sur la littérature moderne<sup>30</sup>, et, partant de cette analyse critique, exposait l'idée-clé de sa propre esthétique — l'art social relègue l'art au second plan, le seul idéal de l'artiste est la beauté — et esquissait sa théorie du symbolisme :

Dans l'œuvre, la forme (prise en ce sens) est l'action, le sujet du roman, la succession des tableaux, la liaison des strophes et des idées. Le symbole en est l'essence, c'est l'intime et vague rêverie de l'artiste, l'idée indéfinie qui gît au tréfonds du livre, la conception qu'il semble avoir réduite en fluide pour la répandre sur l'œuvre entière, d'où elle émane ensuite comme un parfum subtil.

Un discours parfois trop abstrait a-t-il empêché Garnir de saisir l'importance de l'article de Mockel ? C'est possible. Viscéralement hostile à l'obscurisme et porté naturellement à écouter la voix de son bon sens, Garnir, en vérité, n'acceptait le symbolisme que sous bénéfice d'inventaire ; le brouillon d'une lettre à Mockel, non datée, postérieure sans aucun doute au 15 mai 1887, est très explicite. À la réception de la plaquette où Mockel a réuni quelques-uns de ses textes poétiques parus dans *La Wallonie*<sup>31</sup>, il loue sans réserve les proses et accueille moins bien les vers :

D'abord, je note une grande finesse d'expression et d'images, des vers ciselés, suggestifs et évocateurs. Puis, j'attaque de front, et une dernière fois, le Symbolisme. Sois tranquille, ce n'est pas moi qui applaudis aux extravagances de *la J.-B.*<sup>32</sup> ; je trouve leur polémique très peu courtoise et point digne d'eux. Mais j'estime qu'en art, il ne faut point s'amuser à créer pour l'esbaudissement des foules des casse-tête chinois. Il y a loin

---

<sup>30</sup> Albert Mockel, « Chronique littéraire. *Pro arte*. L'art social. Le Symbolisme », *La Wallonie*, 15 octobre 1886, p. 142-149.

<sup>31</sup> *L'Essor du rêve. La Réalisation. Profils pervers en vers et en prose*, Liège, H. Vaillant-Carmanne, s.d. [1887] *La Réalisation* comporte trois parties : I. Symbole. Carmen (à Georges Garnir). II. A la vierge craintive. III. Symbole. A la faucheuse, *La Wallonie*, 15 mai 1887, p. 151-153. *Profils pervers* (en prose), *La Wallonie*, 15 mars 1887, p. 126-137.

<sup>32</sup> Allusion au texte signé Tête de mort (Max Waller), « Autour du Mirliton. Aux Symbolistes de *la Wallonie* et de *l'Art moderne* : Autre sonnet. Nihilisme trismégiste. Commentaire », *La Jeune Belgique*, 5 février 1887, p. 69-72.

des vers de Baudelaire, étranges et suggestifs, aux derniers vers de Mallarmé et des décadents, la même distance qu'entre Od. Redon et Moreau.

Oui, la formule de la poésie actuelle est la concision et la concision à outrance, la broderie fleurie des rimes et des vocables suggestifs sur le très mince canevas de l'idée ; mais encore faut-il marquer l'idée et non point la volatiliser en de si subtils parfums qu'on ne puisse la reconnaître ou la deviner.

Il se demande, par exemple, quelle est la portée générale de *Carmen*, qui lui est dédié, et quelle est l'unité de cette pièce. Il conclut :

En somme, défie-toi : je rêve pour toi des sentiers ombreux et charmeurs où ton inspiration s'en ira légère et un peu nerveuse ; tu as un très très-réel talent et ce qui le caractérise, c'est une distinction très originale et une modernité qui l'entraîne parfois malgré toi. Tu es déjà près d'être arrivé ; ne fais plus de détours, tu n'as qu'à continuer la ligne droite toute pleine de soleil<sup>33</sup>.

Revenons à l'année 1886. Le 2 décembre, Mockel révèle une fois encore chez lui l'inclination directive de l'amitié :

Tu sais, je suis très content de ce que tu fais, maintenant. J'avais ri de bon cœur en lisant dans ta lettre ta fameuse résolution de claustration, et, comme Severin, j'étais sûr qu'elle ne tiendrait pas long. Je le lui ai même écrit il y a deux mois. Enfin ta vie monacale a porté des fruits, puisque tu arrives avec de bons vers. Mais je doute qu'en ce court temps de retraite tu aies pu avaler tous les livres que tu voulais ingurgiter. N'y avait-il pas aussi l'hébreu qui te tentait ?

Maintenant, voici un conseil. Apprends le chinois et le dahoman ; tu te casseras la tête là-dessus (tiens donc, le casse-tête chinois) et après tu n'auras plus envie que de produire, toujours et toujours. Il faut certes acquérir, à notre âge, et meubler notre cerveau de théories et de faits : ce sont les sofas sur lesquels se repose la pensée. Mais

---

<sup>33</sup> Fernand Severin réagissait encore moins bien que Garnir au symbolisme de Mockel. En octobre 1886, il écrivait à Albert : « [...] Enfin je veux en venir à ceci. As-tu, toi, mon vieux, un tempérament de symboliste ? Tu m'as l'air sain de corps et d'esprit, peu byzantin, de race très jeune en somme. Enfin je te souhaite succès là-dedans » (AML, Ac R 1236).

ce serait une folie de renoncer à créer aussi, car la faculté productrice est un membre qu'il faut aussi polir par l'usage pour qu'il marche bien. Donc je te refélicite de ta plus saine résolution, et t'engage à mouler beaucoup de tes beaux vers. Je ne veux pas continuer par lettre la discussion sur le symbole wallon. C'est pour moi un fait limpide, une vérité courante que notre discussion a failli voiler en s'empêtrant dans les mots.

Avec Mockel, la poste ne chôme pas ! Le 3 décembre, ayant appris que Garnir détient « un trésor », il le presse, le bouscule : « Le poème ou la vie ! Si tu résistes, gare à toi. » La lettre du 5 décembre dissipe le malentendu ; il s'agit non pas d'un poème, mais d'une nouvelle dont l'un des protagonistes se nomme Lucien, ce qui explique le vocatif initial :

Mon cher Georges-Lucien,

Tu réclames mon avis franc et rude. Le voici, mais ne te fâche point. J'ai rarement lu une nouvelle aussi simple et aussi émouvante.

Tu connais la dédicace de *Thérèse Monique*<sup>34</sup> à Alphonse Daudet, le poète de la grâce émouvante et subtile. Ces deux épithètes s'appliquent merveilleusement à ton mignon roman.

Le sujet du « mignon roman » est simple et touchant. Dans une ferme du Condroz, un octogénaire, Luc Robert, vit avec sa petite-fille Lucienne, le seul être qui lui reste de sa famille ravagée par la mort. Elle est tout pour lui, il lui voue une adoration muette, une sorte de culte. Il faudra cependant qu'il se résigne à la voir partir. Avec le charme de ses dix-huit ans et sa gentillesse, elle conquiert Lucien Dalbert qui, depuis toujours, passe ses vacances à la ferme, et elle en tombe amoureuse.

L'œuvrette paraîtra, signée G. Girran et sous le titre *Luc Robert*, dans trois livraisons de *La Wallonie*<sup>35</sup>. En attendant, Mockel se penche longuement sur le manuscrit :

---

<sup>34</sup> Camille Lemonnier, *Thérèse Monique*. Paris, G. Charpentier, 1882. « A Alphonse Daudet, le poète de la grâce émouvante et subtile. Je dédie cette histoire écrite avec les tendresses de mes vingt ans. »

<sup>35</sup> *La Wallonie*, 15 janvier 1887, p. 38-44 ; 15 février 1887, p. 84-88 ; 15 mars 1887, p. 109-120.

Je ne vais pas faire ici la critique bête de quelques expressions un peu faibles ou de quelques vocables peut-être trop souvent répétés ; j'ai mis un vilain trait au crayon sous les phrases qui ne me semblaient point parfaites, et tu auras encore à revoir certaines phrases un peu broussailleuses dont la longueur blesse l'harmonie. Mais ce n'est que l'a b c du métier. Ton œuvre est bien wallonne, ce me semble ; et c'était une plus grande difficulté de tenter l'analyse des campagnards : ils sont, crois-moi, les moins essentiellement wallons des Wallons, car le moujick, le paysan des Flandres, le pacant du Quercy<sup>36</sup> ou le terrien des campagnes wallonnes sont tous d'une même race : la race de la glèbe. À se frotter tout le jour à cette rude meule, la terre, les aspérités qui créaient leur côté original, les saillies de leur caractère se sont émoussées et polies en une universelle ou presque universelle uniformité ; et seuls les détails de vie locale subsistent pour les désigner de telle ou telle famille d'hommes. C'est aux villes surtout, il me semble — non point dans ce qu'on nomme le monde, qui lui aussi s'est usé à la monotonie des relations poseuses, mais dans la bourgeoisie aisée et dans la petite bourgeoisie, et chez le peuple des ouvriers, que se retrouve le plus la vie wallonne, avec son maximum dans les artistes, qui ont pompé, eux, toutes les sèves de la glèbe natale pour les sublimer en pensées et en œuvres ; j'explique facilement cette uniformité psychologique des terriens, par l'uniformité de leur vie en tous les pays. Tu l'as toi-même bien senti, en prenant tes sujets parmi la bourgeoisie des champs. Cela seul t'a permis de donner à ce grand-père ces allures épiques qui sembleraient fausses chez le premier venu des censiers ardennais (j'ai vécu avec eux, je les connais), mais qui s'expliquent par cette sorte d'aristocratie intellectuelle gagnée au frottis de gens et de vies moins platement abrutis, comme l'étaient ses frères morts, ou comme Lucien. Et ce chapitre — le plus beau — où tu scrutes le fond de son cœur, l'égoïsme et l'amour paternel luttant subtilement, lui rend un aspect plus humain qui est un bonheur. Cette page de psychologie, le 4<sup>e</sup> chapitre, est d'une grande pénétration, d'une intensité sourde et chuchotteuse, comme l'émotion tout entière qui vibre en ta petite œuvre, et c'est par là que tu as fait wallon. Je suis fou de ce 4<sup>e</sup> chapitre, et affectueusement je te crie bravo. Le 3<sup>e</sup>, aussi, est beau, ému et troublant, il vient superbement, en synthèse, sonner le coup de cloche du cœur après les deux premiers chapitres qui étaient surtout décoratifs. Et la fin du second chapitre aussi, est d'une vision lucide, et d'un charme émouvant, une langueur devinée plutôt qu'exprimée ; c'est la préface savamment proportionnée du

---

<sup>36</sup> Allusion à Léon Cladel, le « chantre du Quercy », l'auteur du *Bouscassiè* et *d'Ompdrailles*.



drame de sensibilité esquissé au troisième chapitre et gonflé d'intensité, de plus en plus, au 4<sup>e</sup>. La « déclaration », tu l'as faite à la gouache, de teintes fines et fondues, avec une émotion cachée qui sourd d'entre les lignes. Mon vieux, c'est bien. Quant au 5<sup>e</sup> chapitre, il est ce qu'il devait être. Viens donc que je te donne mes chaudes félicitations. Tu as fait là quelque chose, beaucoup plus que tu ne croyais pouvoir faire à présent.

J'en suis sûr. Lorsque ta forme sera plus parfaite, plus harmonieuse, et lorsqu'elle aura la touche aussi personnelle que le fond, tu tiendras ta veine.

Étudie donc le Verbe incisif, lis même les « décadents », ils te seront utiles ; enrichis ton vocabulaire, sois maître de tes mots comme tu l'es de tes sujets, fais flotter largement tes phrases comme tu sais faire se déployer tes idées, et tu seras vite quelqu'un, sois tranquille. Tu as conçu un sujet simple et intense, difficulté ardue et victoire féconde ; tu as l'invention des détails et la faculté créatrice des images ; c'est bien assez, n'est-ce pas, pour affirmer avec décision que « tu as quelque chose dans le ventre ».

Je suis heureux, plus que je ne puis le dire, de te voir faire ce grand bond de progrès, et chaudement je te serre la main.

Albert Mockel.

Quant au titre, je crains de choisir de travers ; si l'œuvre était de moi, je l'intitulerais « Tristesse des neiges » — mais ce serait symbolique et passablement brumeux<sup>37</sup>.

Travaille, travaille, écris beaucoup, produis : la forme suit les efforts, et l'œuvre est portée par la forme ; l'idée est ce qu'il y a peut-être de plus beau, oui ; mais c'est un caillou inerte. La Forme est la fronde qui le lance avec tant de violence qu'il pénètre dans la tête des « gens » ; voilà !

Le petit mot du 21 janvier 1887, accompagnant les épreuves de la fin de *Luc Robert*, s'il suggère l'élimination de quelques répétitions, tient surtout à confirmer l'excellence de ce récit : « J'ai parlé de toi à Célestin Demblon qui espère que tu deviendras quelqu'un. Moi aussi, je l'espère (j'en suis sûr, je veux dire) et suis très

---

<sup>37</sup> Un titre qu'il aurait fallu décrypter. *Luc Robert* montre la tristesse de la vieillesse ; or, la neige n'est-elle pas le symbole de la vieillesse, puisque, dans les premières pages de la nouvelle, on lit : « ce vieillard sur la tête duquel avaient neigé quatre-vingts hivers » ?

content de toi. *Luc Robert* est très personnel, et absolument en dehors de l'influence de Severin. »

Devenus collaborateurs de *La Wallonie* au même moment et tous deux Wallons de la capitale, Fernand Severin et Georges Garnir sont comme des jumeaux dans la pensée de Mockel. Il les associe une fois de plus dans ce passage de la lettre adressée le 28 mars 1887 à son « cher G G. » :

J'ai passé quelques bonnes heures à lire les vers de Fernand. C'est tout un volume comme ceux de Rodenbach, — au moins. Mais que de curieuses et drôles et bonnes choses aussi j'ai trouvées dans ce petit cahier ! Par exemple, s'il écrivait cela il y a seulement deux ans, il a fait de crânes et rapides progrès. Il est — et il semble, surtout — loin, le temps où il disait avec sérénité

Elle voulut m'instruire en cet art débonnaire  
Qui plus tard aux enfants ouvre le séminaire

Et c'est une grande joie, en se reportant ainsi en arrière, de juger le chemin parcouru. Pour toi la progression a été étonnante aussi, mais par moments tu as satellitisé autour de Fernand, subissant moins l'influence directe de ses vers que de sa manière de juger, je pense, si j'en juge par la précision avec laquelle tu as changé de procédés. Tu as eu, toi aussi tes trois périodes : 1° les *Chèvrefeuilles* 2° les péans triomphaux et les pièces du genre *Dans l'au delà*<sup>38</sup> — qui fut l'une des bonnes, et peut-être la meilleure si l'on fait abstraction de l'influence 3° l'évolution marquée par le *Poème en prose*<sup>39</sup> publié en août, l'une de tes meilleures pages, soit dit en passant. Cette note, revenue plus hésitante en janvier<sup>40</sup>, mais cependant plus près du but, est précisée dans tes derniers vers : tes meilleurs. Je te crois arrivé sur ton terrain. J'espère que tu y feras une halte qui te permette de développer le côté pénétrant de cette nouvelle manière. Fernand est arrivé au blanc scintillant et irisé de nuances songeuses. C'est, je pense, sa forme définitive — pour longtemps du moins. La tienne, maintenant, en est largement différenciée, mais

---

<sup>38</sup> G. Girran, « Dans l'au delà », *La Wallonie*, 15 juin 1886, p. 17.

<sup>39</sup> G. Girran, « Poème en prose », *La Wallonie*, 15 août 1886, p. 73-75.

<sup>40</sup> G. Girran, « Tes yeux », « Sonnet d'hiver », *La Wallonie*, 15 janvier 1887, p. 36-38.

forte et déjà subtile : cette dernière saillie va encore s'affiner chez toi, et deviendra, je le pense et l'espère, ta dominante.

Eh bien, voilà donc mes pronostics. À juger la distance parcourue, il n'y a pas à dire, les Walloniens ont progressé. C'est consolant. *Gaudeamus igitur*, et serrons-nous la main.

Le post-scriptum retient l'attention :

P.S. Je t'écris spécialement pour te remercier de m'avoir si gentiment piloté et reçu à Bruxelles, et j'oublie de te le dire ! Veuille présenter mes respects à tes parents et les remercier chaleureusement de ma part. Ce m'a été une douce jouissance de trouver deux amis de plus à Bruxelles — bienveillants, cordiaux et prévenants — et je vous suis très reconnaissant, à Fernand et à toi. Si tu le vois, répète-le-lui. Je vais lui écrire, mais il faut compter avec ma distraction et ma paresse, et il pourrait bien ne recevoir que dans quelques jours la lettre que je veux lui écrire ce soir.

Severin et Garnir se joignaient-ils parfois aux séances du comité de rédaction de *La Wallonie* à Liège ? Ils figurent en tout cas dans *Les Fumistes wallons*<sup>41</sup>, le récit funambulesque où Albert Mockel, sous le pseudonyme de Hemma, ses initiales retournées, a caricaturé ces réunions et leur environnement. Paru en avril ou mai 1887, c'est un chef-d'œuvre de la pochade où tout est vrai, où tout est faux. Les personnages, bien réels, se dissimulent sous des surnoms plus ou moins transparents dont le bibliophile Yves Barjon m'a donné la clef sur la foi d'une note manuscrite de Mockel lui-même<sup>42</sup> :

Mortembouche : Gustave Rahlenbeck

Pékin : Maurice Sivilie

Quelvocable : Albert Mockel

Hamalin : Ernest Mahaim

Letribun : Célestin Demblon

---

<sup>41</sup> L. Hemma, *Les Fumistes wallons (Histoire de quelques fous)*. Liège, H. Vaillant-Carmanne, s.d., 8°, 112 pages, frontispice (non signé, d'Armand Rassenfosse).

<sup>42</sup> La clef fournie par Andrew Jackson Mathews, *op. cit.*, p. 39, est incomplète et parfois erronée.

O'Chanvre : Pierre-M. Olin  
 Borsagne : Albert Bauwens (fondateur de *la Jeune Belgique* ; il suivait les cours à l'Université de Liège en 1886-1887)  
 Parny : Charles Piron (musicien)  
 Pâris Mystique : Hector Chainaye  
 Austérin : Fernand Severin  
 Letournant : Georges Garnir (signait du pseudonyme G. Girran)  
 Verseau : Auguste Vierset  
 Viletaupinière : Maurice Wilmotte  
 Badaux : Auguste Javaux (peintre et musicien, fusillé par les Allemands)  
 Lamidonné : Auguste Donnay (peintre)  
 Tournaisier : Cambresier (aquarelliste)  
 Ulysse Bernard : Nestor Gérard (peintre)  
 T. Henrot : Auguste Henrotay (tout jeune cessa d'écrire, à 65 ans se mit à peindre. N'a jamais donné sa mesure)  
 Saint-Mont : Henri Simon (poète wallon)  
 Perrin: Louis Hillier (de son vrai nom : Louis Hirsche, compositeur)  
 Gontrand Vesal : Gaston Vyttal, pseudonyme de Auguste Jottrand  
 Tournebas : Albert Giraud  
 Valerius Maximus : Max Waller  
 Frédéric Loiseau : Frédéric Lutens (Fritz EH)  
 Bersuy : Masui, simple comparse qui dessinait et composait  
 Robate : Armand Rassenfosse  
 Pogourd : Eugène Monseur qui étudiait l'hébreu et jouait du Nébel  
 Ernest Rankart : Charles Magnette (de haute stature et simplement cordial)  
 Sardanxhe : Xavier Neujean, beau et élégante allure.

Hemma imprègne d'une plaisante autodérision le portrait de Quelvocable, alias Albert Mockel (p. 25-26) :

Quelvocable. Un grand, mince très jeune. Vrai baron de Puysigneux, il tâchait de paraître aussi vieux que sa barbe. Une barbe bizarre, blonde, assez mal venue, et qui faisait son désespoir par sa maigreur. Yeux bleus naïfs, et chair poupine. Trop féminin

peut-être, et malgré cela hargneux. Il posait pour n'avoir d'autre horizon que l'art. L'art ! ce mot lui emplissait la bouche, et, pour l'articuler, il enflait les joues drôlatiquement, ainsi qu'un paysan qui n'ose avaler une pomme de terre trop chaude. La musique le captivait d'ailleurs, et, lorsqu'on prononçait devant lui ces vocables magiques : Bach, Beethoven, Chopin, Wagner, des phosphorescences luisaient dans son regard. Avec cela, symboliste, enfiévré, fanatique de Villiers de l'Isle-Adam et d'Odilon Redon, cherchant la mélodie dans les mots, il voulait donner l'essence des choses, apprenait le danois pour se créer une originalité et se courrouçait lorsqu'on trouvait obscures ses élucubrations.

Severin et Garnir apparaissent fugitivement dans cette « histoire de fous » (p. 102-103), l'un sous le nom d'Austérin par allusion à son sérieux, à sa gravité ; l'autre devenu Letournant pour rappeler son pseudonyme, Girran. Ici, comme dans le réflexe mental de Mockel, ils sont placés l'un à côté de l'autre.

La carte postale du 7 juin 1887 concerne les vers de Garnir qui paraîtront dans *La Wallonie* du 15 juin<sup>43</sup>. Mockel admet les licences à condition qu'elles deviennent la règle :

Mon cher Georges, je ne sais si je t'ai répondu au sujet de tes vers, ou si j'ai chargé Severin de cette communication. Pardonne, j'ai si peu de temps ! Hé bien, tu négliges la parité de nombre quant aux rimes, et allies un pluriel avec un singulier. Cela m'est bien égal, et je trouve que tu as cent fois raison, comme Laforgue, Verlaine et Kahn. Mais voici : tu laisses passer par exemple une rime de cette espèce dans une pièce de vers, en laissant les autres classiques, ce qui produit un effet « d'inattention ». Comprends-tu ? À ta place, je romprais plus carrément avec les rimes anciennes et les anciennes coupes ; le vers en nombres brisés et les strophes en entrechats de Laforgue ou Verlaine te seraient d'une grande utilité, à toi, parce que tu t'acoquines à un vers plutôt qu'à l'impression générale de toute une pièce. Mais laissons cela. Tes *Repentants*, lus avec soin et plaisir croissant, sont très beaux. Mais ne sais-tu pas que fluide se prononce flu-i-de ? Une correction, donc, pour ce vers, et immédiatement si tu peux, car tes vers doivent passer encore, et le temps presse. J'attends donc vite une syllabe de moins, hein ? Mille amitiés. Travaille-nous un nouveau *Luc Robert* plus châtié, travaille, travaille, et je te bénirai.

---

<sup>43</sup> *Les Repentants. Le Secret. Retro.*

La lettre que Mockel envoie à Garnir le 30 novembre 1887, après une période où il se reproche de l'avoir négligé, comporte trois parties. La première traite des collaborations à *La Wallonie*, sujet inépuisable, préoccupation quotidienne :

Je te présente, mon cher Georges, un repentant bien contrit. Il est vrai, je t'ai négligé depuis longtemps, et notre correspondance s'est éparpillée d'une belle cavalcade sur le dos des semaines trop galopantes (avec 1 p, je crois !). Je t'ai, au moins, cordialement félicité de ton succès à l'université, c'est un fier débarras, n'est-il pas vrai ! Mais notre conversation littéraire ressemble, depuis deux mois, à la conversation tenue autour du lit d'un phthisique (quelle orthographe, bon dieu !) avec de longs silences et des phrases brèves sous forme de simples cartes. Je te remercie de ton poème en prose, qui est, comme forme du moins, très soigné<sup>44</sup>. Mais je ne puis comprendre pourquoi tu as désiré dédier à Demblon, ce fier Wallon, celle de tes productions qui lui ressemble le moins, et peut-être de toutes la moins wallonne. Nous parlions de toi, l'autre jour, et Olin faisait le plus large éloge de *Luc Robert*, comme dessin surtout, naturellement ; et les éloges d'Olin ont du prix, tu peux m'en croire, car, avec mes ~~bons~~ amis Lameere, Wilmotte et Mahaim, il est le garçon le plus curieux et le plus instruit que j'aie rencontré. (J'ai supprimé « bon », plus haut, parce que l'adjectif diminuait la force du substantif seul, monsieur !). Quelle lettre en bois de fusil ! Enfin, je reprends : dans *Luc Robert*, la forme était sacrifiée beaucoup trop, sauf parfois de belles grandes images et des tableaux vibrants ; mais le fond était ému, tendre, fort, et bien wallon. Dans ton poème en prose — que nous publierons du reste avec plaisir — il y a beaucoup moins la poussée des idées, il n'y a plus du tout l'étude d'un caractère intime, ou d'une situation ; mais la forme est en progrès frappant ; on sent que tu as beaucoup lu, depuis *Luc Robert*, moins réfléchi et beaucoup « entrevu ». C'est, ici, une œuvrette de transition, et qui, si tu reprends la force de volonté qui défaille en tes dernières pages, pourra nous donner une œuvre intéressante. J'en ai parlé à Demblon, qui est bien de mon avis.

Tu vois que je te dis franchement ce que je pense, et comme je le pense. Ton dernier poème en prose ne paraîtra probablement pas en décembre, vu la plénitude de notre garde-manger littéraire (— comme tu as pu le voir, depuis plusieurs mois aucun de nous n'a publié, sauf la besogne fatale de la critique). Mais, en janvier nous préparons

---

<sup>44</sup> Il s'agit d'un court récit (signé George Garnir), annonciateur comme *Luc Robert* des romans condruziens de l'écrivain : « Vieilles Cloches », *La Wallonie*, 31 mars 1888, p. 155-160.

un beau numéro double, qui sera, cette fois, donné en supplément gracieux, et non plus, comme l'année dernière, en supprimant décembre. Pour cette livraison, nous avons des collaborations précieuses, entre autres des vers inédits de Paul Bourget<sup>45</sup>. Envoie-nous quelque petite œuvre soignée, pour que nous publiions ta dernière prose en février ou mars. Tu vois comme je suis exigeant, hein ? J'attends cela le plus tôt possible.

La deuxième partie aborde une question délicate et pénible : les vers que Georges Khnopff a donnés à *La Wallonie* du 15 septembre 1887 constituent-ils un plagiat de Verlaine, ainsi que Max Waller l'a prétendu dans *La Jeune Belgique*<sup>46</sup> ?

Je ne veux pas te parler beaucoup de la dernière saleté de Max Waller. Nous avons réuni ici des masses de « pillages » du genre de Khnopff, qui feraient, si l'on voulait imiter Max Waller, de vils plagiaires de ses collaborateurs actuels. Giraud, entre autres, que nous n'avons qu'effleuré dans notre réponse, — et sans lui enlever un pouce de notre estime —, Giraud a à son passif le décuple des fautes reprochées à Khnopff : ce sont là des rencontres fatales entre artistes qui traitent des sujets analogues.

Ce que Mockel désigne par « notre réponse », c'est l'article cinglant signé « La Wallonie » — en vérité, de la plume de Pierre-M. Olin<sup>47</sup> — où Waller a été traité de « haineux raté » et *La Jeune Belgique* de « vaste école de pastichage<sup>48</sup> ». Que penser, en effet, de ce vers d'Albert Giraud

Vieilles comme l'azur et comme la clarté

si l'on se souvient du vers de Baudelaire

Vaste comme la nuit et comme la clarté ?

---

<sup>45</sup> Paul Bourget, « Vers écrits sur un exemplaire de *Mensonges* », *La Wallonie*, 31 janvier 1888, p. 3.

<sup>46</sup> Max Waller, « Chronique littéraire : Le Pillage (Georges Khnopff) », *La Jeune Belgique*, 1<sup>er</sup> novembre 1887, p. 358-360.

<sup>47</sup> Mockel dixit. Voir *infra* sa lettre à Georges Pompidou.

<sup>48</sup> *La Wallonie*, « Petite chronique. M. Waller et le Pillage », *La Wallonie*, 20 novembre 1887, p. 376-377.

*La Wallonie*, c'est-à-dire Olin, en a déduit : « Mais peut-être est-il permis de piller Baudelaire alors que la moindre ressemblance entre deux ou trois passages d'un poète qui a fait dix mille vers et quelques-uns de Verlaine ou Mallarmé, constitue le délit que M. Waller frappe de toute la sévérité de son mépris, alors même que cette ressemblance est purement imaginaire. »

On verra *infra* le point de vue de Garnir dans ce débat.

La troisième partie de la lettre de Mockel concerne la collaboration de Garnir au *Parnasse de la Jeune Belgique*<sup>49</sup>.

Je suis contrarié d'avoir vu ta collaboration au *Parnasse*. Celle de Severin était attendue, il m'avait prévenu, et je ne pouvais lui reprocher de se donner en partie à *la Jeune B.* dans laquelle il avait publié, dès l'abord, *Etalons*. Mais toi, je te croyais exclusivement *Wallonie*, et ta séparation momentanée de notre groupe m'a fait de la peine, d'autant que tu ne m'avais rien dit, au contraire, et que Max Waller nous a reproduits sans nous avertir. Nous n'avons pas relevé son impolitesse parce qu'elle était trop peu de chose à côté de sa calomnie envers Georges Khnopff. Mais il peut arriver que nous demandions à nos amis de choisir entre Waller et nous, et, je te l'assure, tu n'aurais pas à gagner en lâchant tes anciens compagnons d'armes, car *la Jeune Belgique* chancelle à mesure que nous progressons. Vois : Lemonnier est plus pour nous que pour elle ; Picard, Khnopff, Verhaeren et Rodenbach sont exclusivement pour nous et ne désirent plus écrire à *la J.B.* Et ceci mis de côté, si nous regardons sans vanité ni modestie, nos autres collaborateurs ne balancent-ils pas bien ceux qui lui restent, surtout si tu savais combien de ses collaborateurs actuels vont passer chez nous, ou y sont déjà en principe. Max Waller va se fâcher comme un beau diable. Par exemple, il nous a fait attendre, et, après l'article tranchant d'Olin, nous attendions plus tôt de ses nouvelles.

Mais j'ai la plus ferme confiance dans notre succès, surtout avec les sympathies que nous avons recueillies à Paris, depuis peu, dans le monde des lettrés connus.

Voilà tout ce que j'avais à te dire. Fernand m'a envoyé une superbe étude en prose, très profonde, mais où sont des longueurs et des brumes inutiles ; je vais lui écrire et lui dire toute la jouissance éprouvée à le lire.

---

<sup>49</sup> *Le Parnasse de la Jeune Belgique*. Paris, Léon Vanier, 1887. Les quatre poèmes signés Georges Garnir (*Le Secret*, *Retro*, *La Maison maudite*, *Ceux qu'on n'a pas aimés*) ont paru initialement dans *La Wallonie* en 1887.



Toi aussi, travaille. Tu as fait trop bien jusqu'ici pour laisser ton zèle se ralentir. Je compte sur toi, et m'en voudrais du moindre doute à cet égard. Avec mes plus chaudes amitiés je te serre la main, et attends avec impatience une lettre ou des vers ou de la prose.

Ton affectueusement dévoué

On a le brouillon de la réponse de Garnir. Forcément, elle se compose aussi de trois parties.

La première, où il est question surtout de *Vieilles Cloches*, contient l'aveu désespéré d'une sentimentalité excessive :

Merci beaucoup pour ta bonne lettre et surtout pour l'amicale franchise de tes appréciations. Je suis seulement contrarié de voir l'importance que tu as attachée à mon pauvre poème en prose. Si je n'en avais offert la dédicace à Demblon, je m'empresserais de te le redemander. C'est un réveil inopportun de la sensiblerie godiche qui est au fond de moi et me submerge souvent ; je l'avais montré à Fernand qui m'avait dit «L'émotion y est» et comme je visais surtout à l'émotion, je l'ai expédié à Liège avec un empressement peu louable. Il y a là — entre nous — des souvenirs assez personnels et plus sentis que tu ne le crois, mais — fichtre — qui me délivrera de ce besoin de verser des larmes bourgeoises ?

Fernand pourrait te dire combien je suis désespéré du sentimentalisme — ou peut-être de la sentimentalité — qui est dans le fond de mon moi. Au point, mon cher ami, que je n'ose plus aller au théâtre parce que, à la moindre scène lacrymale, je hurle de mal en croyant bonnement que c'est arrivé, au point que mes voisins m'envoient crier à la porte et que je m'en vais contrit et furieux. Ridicule et concierge !

T'envoie trois sonnets<sup>50</sup> que je te soumetts en te donnant sur eux droit de vie et de mort. Je tiens à me tenir (!) à la forme stricte du sonnet et à répudier les alexandrins en quatrain dans lesquels mes idées se diluent de telle façon que parfois on pourrait bien lire en commençant par la dernière strophe. Le vers parnassien m'a, je crois, trop absorbé ; j'ai un trop bel amour des rimes sonores et un peu uniformes — ce qui rend mon vers empâté et pesant.

---

<sup>50</sup> En 1888, *La Wallonie* n'a publié qu'un sonnet de Garnir (signant George Garnir) : *Gloire d'amour* (31 mai, p. 208).

Tu vois que je me juge moi-même... et je m'aperçois que je te parle uniquement de ma petite personne depuis deux pages.

Ensuite, Garnir se prononce sur l'affaire Khnopff :

Maintenant j'en arrive à la question grosse d'orage que tu poses à la fin de ta lettre, id est l'incident Jeune Belgique. Je suis d'accord avec toi en un point : je considère l'accusation de M. Waller comme grossière et mauvaise, une vengeance très peu digne de nos mœurs littéraires ; qu'il accuse Khnopff de pillage — soit, et je ne suis pas loin de partager son avis<sup>51</sup> — mais que cette accusation se produise le lendemain du jour où Khnopff s'est retiré du groupe alors qu'on l'avait défié pendant qu'il en faisait partie, je considère cela comme une œuvre mauvaise, méchante et je dirais peut-être lâche.

Du moins pouvait-il reconnaître à Khnopff un immense talent d'artisan ; avec les matériaux que celui-ci peut avoir dérobés aux aînés, il a néanmoins construit un édifice que Max Waller et beaucoup d'autres n'avaient pas su bâtir.

Quant au fond, sais-tu que l'auteur de la dénonciation est, à ce qu'on dit ici, J.K. Huysmans qui s'en est expliqué à Georges

Destrée ? De plus, Giraud et Gilkin nous ont dit que Max Waller avait en main d'autres preuves plus irréfutables et qu'il les publierait prochainement. Attendons jusqu'alors pour juger Khnopff.

Les lettres de Huysmans à Jules Destrée, le frère de Georges, ne mentionnent nulle part Georges Khnopff<sup>52</sup>. Mais il est possible que Huysmans ait joué un rôle dans l'affaire en signalant à ses amis belges qu'en décembre 1884 la revue parisienne *Lutèce* avait accusé Khnopff de plagiat ; et cette accusation, Waller l'aurait ravivée pour se venger d'une défection.

Khnopff garda l'estime de confrères éminents, parmi lesquels Verhaeren, Élskamp et Mockel. Celui-ci, cinquante-cinq ans plus tard, vibrerait encore d'amitié et d'indignation. Dans une lettre de douze pages adressée le 20 mars 1933 à

---

<sup>51</sup> En vérité, plusieurs pièces de Khnopff, notamment *XVIII siècle* et *L'Éau qui souffre*, présentaient de criantes réminiscences verlainiennes.

<sup>52</sup> J.-K. Huysmans, *Lettres inédites à Jules Destrée*. Introduction et notes de Gustave Vanwelkenhuyzen. Genève, Droz ; Paris, Minard, 1967.

Georges Pompidou, le futur président de la République française, alors élève de l'École normale supérieure, qui l'avait interrogé sur les relations de Verhaeren et de *La Wallonie* avec *La Jeune Belgique*, il était amené à évoquer ses collaborateurs. Khnopff avait droit à une notice chaleureuse :

Poète très fin, très musical, subtilement doué, il avait, le premier, sympathisé avec le Symbolisme ; appartenant au groupe de la Jeune Belgique, il avait éloquemment défendu dans *l'Art moderne* de Picard, et contre les critiques d'ailleurs courtoises de celui-ci, l'art de Verlaine et de Mallarmé. Mais, dans la querelle de l'Anthologie, il s'était rangé du côté de Picard et de Verhaeren, et n'avait point collaboré au « Parnasse de la Jeune Belgique ». Il venait de publier (15 septembre 1887) quelques poèmes dans *La Wallonie*. Max Waller en prit prétexte pour l'accuser (en deux longs articles de *La Jeune Belgique*) d'avoir plagié Verlaine. Ces deux articles nous parurent intolérables, et par le ton, et plus encore par leurs affirmations que nous jugions calomnieuses. Que le Verlaine des *Fêtes galantes* eût influencé Georges Khnopff, la ressemblance des sujets traités permettait de le soutenir. De plagiat, il n'y en avait point. Georges Khnopff, dignement, s'abstint de répondre ; écœuré par cette accusation, il allait d'ailleurs renoncer à publier des vers, à notre vif regret. Mais *La Wallonie* répondit, et dès le premier article de Waller, par la plume de mon co-directeur Pierre Olin. Elle le fit avec véhémence, et même avec une violence tout à fait inusitée chez elle<sup>53</sup>.

Dans la troisième partie de sa réponse à la lettre du 30 novembre, Garnir réagit à l'amicale sommation que lui a faite Mockel de choisir entre *La Jeune Belgique* et *La Wallonie* :

Je ne te cache pas que, posée ainsi, la question me contrarie. Tu sembles me reprocher un cas de conscience et me faire un crime de ma collaboration au *Parnasse* « d'autant plus que tu ne m'avais rien dit, au contraire ».

---

<sup>53</sup> Figurant au n° 272 du catalogue *Albert Mockel. Le centenaire de sa naissance* (Bruxelles, 1966), cette lettre à Georges Pompidou a été publiée par *Audace*, 1970, n° 1, p. 8-15 (numéro consacré à « Souvenirs du Symbolisme »).

Ceci me force à te rappeler très paisiblement ce que je t'ai dit un soir, sur le trajet de la Royale à la Monnaie : que je ne ferais jamais aucune démarche pour entrer à la Jeune Belgique et que je resterais « Wallonie » de cœur et de fait.

Je te le répète encore, de toute ma sincérité. Je n'ai jamais fait à n'importe qui de la J.B. la demande d'être admis au *Parnasse* ; la meilleure raison c'est que, volontairement, je ne connaissais aucune personnalité du groupe, bien que Fernand fût déjà lié avec eux et m'eût offert plusieurs fois de me présenter. Jamais non plus Fernand n'a parlé de moi si ce n'est un jour – de son plein gré — pour l'insertion de quelques vers dans *l'Artiste*. C'est Giraud qui le premier lui a demandé une collaboration au Parnasse ; Fernand l'a promise pour moi et je l'ai approuvé : le souci de la propagande me travaille comme il nous travaille tous et comme c'était le seul moyen de me faire sacrer poète « coram populo » j'ai accepté. Voilà ! Crois bien que je n'en suis pas moins dévoué à *la Wallonie* et à son rédacteur en chef.

Sois persuadé aussi que si j'avais exprimé à Gilkin et à Giraud le désir d'être inséré dans un des numéros, ils auraient accepté, ne fût-ce que par raison de la pénurie de copie qui les a horripilés toute cette année.

Je n'ai rien demandé et je suis disposé à garder mon indépendance. Mais voici qu'il me faut opter, ou bien dire aux amis de Bruxelles que mes sympathies ne vont pas à eux, bien que, personnellement ils ont toujours été d'une bienveillance charmante ; et ce m'est pénible ; ou bien renoncer aux Wallonie de Liège, ce que je ne ferai pas, jamais, pour toutes sortes de bonnes raisons dont tu incarnes la meilleure.

Alors, quid ? Nescio.

La Jeune Belgique ne mangera pas la Wallonie et la Wallonie ne mangera pas la Jeune Belgique. Pourquoi faire des groupes ? Qu'a l'art de commun avec les personnalités plus ou moins impertinentes de telle ou telle revue ? et que ne pouvons-nous en venir à la bonne solution pacifique que Wilmotte nous proposait en son article critique du *Journal de Liège*<sup>54</sup> ?

Ce que je dis là est inutile, je le sais bien, et tu en es arrivé à une situation tellement tendue que je t'en voudrais si tu reculais.

---

<sup>54</sup> Article non repéré.

Quant à moi, si je me brouille avec les Jeunes, je serai confiné ici dans une solitude déplorable. Peux-tu pas admettre que Chainaye<sup>55</sup>, Severin et moi nous partagions entre les camps ennemis ?

Je serai bien heureux de recevoir de toi une lettre prochaine.

Mes meilleures amitiés, mon cher Albert, et crois-moi ton dévoué.

Mockel accuse réception le 4 décembre. Il a beau dire « ne parlons plus de cela », on sent que la contribution de Garnir au *Parnasse* lui reste en travers de la gorge :

Merci, mon brave Georges, de ta bonne et franche lettre si amicale. J'en avais besoin, car je comptais sur toi, et ton attitude me faisait de la peine bien plus comme relations d'amitié que comme relations littéraires, et il me semblait impossible de voir ton caractère affectueux et honnête désertier tout doucement un groupe qui t'avait accueilli à bras ouverts, le premier, et avait encouragé en toi le George Girran qui promettait notre George Garnir<sup>56</sup> d'à présent. J'ai été, je l'avoue, assez froissé d'apercevoir ton nom au *Parnasse*, sans que tu m'en eusses dit un mot, toi qui avais toujours été exclusivement nôtre. Mais ne parlons plus de cela. J'oublierai ce que tu m'avais dit à cette Taverne royale que tu rappelles, et ne songerai plus à t'imposer la fraternité d'armes de la seule *Wallonie*, puisque des amitiés bruxelloises te rendraient pénible notre solidarité. Sache-le, nous ne voudrions jamais imposer notre poignée de main ; et notre dignité n'en saurait être satisfaite. Si je t'ai posé incidemment la question, c'est que mon indignation d'honnête homme se révoltait contre Max Waller, sans penser, mon Dieu ! que le coup de chapeau de ce monsieur fût nécessaire à ton avenir d'artiste. Je te remercie encore de ta franchise, et surtout des sympathies que tu as conservées pour nous ; puis, je te laisse libre d'agir à ton gré.

Parlons d'autre chose. Tu as assez raison quant à tes vers ; mais j'ai peur du sonnet, pour toi ! C'est là un moule dans lequel on finit par couler sa pensée, si bien qu'à

---

<sup>55</sup> Quand Mockel, dans sa carte du 23 octobre 1886, annonçait qu'il viendrait à Bruxelles « entendre la Wallonie », c'est au trio Severin-Garnir-Chainaye qu'il songeait. Hector Chainaye (1864-1913) collabora à *La Basoche*, *L'Élan littéraire*, *La Wallonie* et *La Jeune Belgique*. Son œuvre *L'Âme des choses* (1890), rééditée par notre Académie en 1935, le consacra. Avec son frère Achille, en 1895, il prit la direction du journal libéral radical bruxellois *La Réforme*. Il fut une personnalité marquante du Mouvement wallon d'avant 1914.

<sup>56</sup> Mockel a acté le passage de Georges avec s à George sans s.

la fin elle se trouve trop étroite pour un genre plus libre où la spontanéité puisse y aller gaîment de son prime-saut. A ta place, je conserverais une prosodie libre — plus libre même que la précédente — mais je me forgerais d'avance un plan, et surtout je fuirais de mon mieux la tentation de camper de-ci de-là un ferme alexandrin en marbre. Je crois que l'amour du vers isolé t'a fait beaucoup de tort. Les sonnets que tu m'adresses sont inégalement beaux. Le dernier me semble à première vue le meilleur ; mais on sent dans les derniers vers l'inhabitude d'une pièce aussi délimitée. Si tu voulais revoir encore certains vers, tu en ferais facilement des morceaux vivant de la perfection voulue. Quant au poème en prose, nous l'imprimerons si tu n'en donnes le contrordre ; car il est d'une forme soignée, et indiquera bien la transition vers un *Luc Robert* dont la forme égalerait le fond, lequel tu écriras un de ces jours.

Voilà. Fais mes amitiés à Fernand, et garde une poignée de main cordiale pour toi.

Le brouillon de la lettre du 4 janvier 1888, qui répond à une lettre de Mockel absente de la collection, indique clairement que Garnir a senti les piques de la missive du 4 décembre :

Cher ami,

C'est un peu vrai : je t'ai boudé légèrement ; ton avant-dernière lettre m'avait déplu ; j'y devinais des sous-entendus dépités et des demi-mots vinaigrés qui jouaient à cache-cache au coin de tes phrases. Quand j'ai lu « que le coup de chapeau de ce monsieur était nécessaire à mon avenir d'artiste » je me suis étonné de te voir dépenser cette espèce d'esprit-là et cela m'a mis de fort méchante humeur.

Point ne t'en veux ; je serais aussi coupable de te garder rancune que tu le serais de me confirmer les susdites... amabilités. Faisons une croix et n'en parlons plus.

Merci de ta bonne lettre ; tu as eu raison de compter sur moi ; je t'ai dit (et te répète) que du moment où il me faudrait choisir je n'hésiterais pas. Je viens donc te demander une place à l'ombre du gentil drapeau de *la Wallonie* et, puisque j'ai été vôtre en commençant, je le reste à présent que j'ai progressé.

Je crois cependant que tu as tort de t'imaginer que *la J-B* fait un recensement de son côté. Aucun parmi nous tous n'a été pressenti à ce sujet.

Ce qui suit révèle à Mockel un Garnir qu'il n'imagine pas ou qu'il entrevoit à peine, un Garnir conquis par l'esprit étudiantin, entraîné dans le tourbillon des réunions et des joyusetés d'escoliers, remettant sur pied la Société générale des étudiants de l'U.L.B., relançant le périodique *l'Étudiant*<sup>57</sup> :

Quoi qu'il en soit, c'est une chose décidée : ces messieurs voudront bien se passer du modeste moi et je ne leur fais pas perdre grand'chose. Je regrette de ne pouvoir vous apporter à vous autres Wallonie que le très mince bagage littéraire que je possède ; ne va pas croire que je suis à la pêche aux compliments ; ta bienveillance est universelle et ta bonne amitié pour moi la fait plus grande encore ; mais ce qui me manque, je le sais, c'est la persévérance que j'admire en Fernand et en toi ; je n'ai pas, moi, la triple cuirasse d'airain dont se revêtent les forts. La preuve c'est que j'ai failli hier me laisser bombarder rédacteur en chef de l'Étudiant, un journal universitaire que littérairement je méprise et que — universitairement je chéris comme ma casquette de première année. Je ne sais pourquoi ces diables d'étudiants bruxellois me tiennent tant à cœur ; niais il y a des jours où je suis sincère comme un néophyte quand je les appelle « frères » ; car tu sauras, mon cher Albert, que je les harangue plus souvent qu'à mon tour, m'étant mis en tête de reconstituer la Société générale. Un groupe s'est formé qui m'a mis à sa tête et nous touchons, je crois, au but. Tout cela m'a un peu éloigné de la littérature ; mais, une fois la Société constituée pour de bon, je donne ma démission de président et je me mets à bricher mes alexandrins.

Toute cette équipée dans le domaine de la solidarité universitaire doit te sembler bien étrange à toi qui as un beau mépris de la potacherie étudiante. Je ne te la raconte que pour t'expliquer mes présentes dispositions d'esprit. Au fond, je la regrette ; mais tu sais que le fond (!) de mon moi est toujours la naïveté sentimentale d'une pensionnaire et les malins qui veulent m'embaucher savent trop que des mots creux comme ceux de fraternité suffisent à me mouiller les yeux — et ils en profitent outrageusement.

---

<sup>57</sup> En novembre 1888, Garnir fonda avec Henri Disière, pour remplacer *L'Étudiant*, *Le Journal des étudiants de l'Université de Bruxelles*, qui — longévitité rare pour une publication de ce genre — survécut jusqu'en 1913 (à partir de 1906 sous le titre *L'Écho de l'étudiant*). La première page était consacrée à une personnalité en vue, le plus souvent un professeur ; l'article, mi-sérieux, mi-humoristique, était assorti d'un portrait lithographié. Cette conception journalistique préfigurait le style et la présentation de l'éditorial du *Pourquoi Pas ?*

Le reste relève de la cuisine intérieure de *La Wallonie* :

Sous peu, je te renverrai les épreuves corrigées des *Vieilles Cloches*.

Je t'envoie deux pièces que j'ai en portefeuille depuis longtemps (trois mois). Quant aux corrections que tu me demandes pour mes sonnets, je pourrais difficilement les faire. En les relisant, je les ai trouvés très différents :

Le premier est quasi coppéen et très romantique ; les deux derniers sont, si je puis dire : philosophico-Sully-prud'hommesques et je vois difficilement le moyen de les amender.

Tu sais que je répugne à des corrections qui finissent par me changer toute une pièce. C'est pourquoi je te prie de supprimer le plus mauvais (ou les deux plus mauvais) — de garder le reste et de compléter mon envoi par celle des deux pièces présentes que tu jugeras la meilleure.

Excuse-moi de ne pouvoir te donner mieux cette fois ; je tâcherai de faire meilleure figure la fois prochaine<sup>58</sup>.

Excuse-moi aussi du débraillé de ma lettre ; j'entends dans la chambre d'à côté le bruit agaçant d'une machine à coudre et cela me distrait à chaque ligne.

Vale ; reçois mes meilleurs souhaits sacramentels et crois moi, mon cher Albert, ton dévoué

George.

Décidément j'adopte définitivement pour signature : George Garnir.

Une lettre de Mockel à Severin se trouvait dans les papiers de Garnir. Il faut supposer que Severin avait jugé bon de la lui communiquer. Elle confirme l'exigence de Mockel à l'égard de ses amis, sa sensibilité aux moindres signes de ce qu'il tenait pour des manquements :

Liège, 15 avril 1888

Mon cher Fernand,

J'avais trouvé très étrange que Garnir choisît juste le moment où nous nous mettions en guerre avec la J.B. il y a quelques mois pour me dire qu'il allait lui offrir des vers, d'après tes conseils du reste. Cela m'avait vexé considérablement. J'avais aussi écrit

---

<sup>58</sup> *La Wallonie*, 30 avril 1888 (p. 208), a publié le sonnet *Gloire d'amour*.



à Fritz Ell, qui m'avait parlé dans le même sens, le priant d'attendre au moins quelques semaines parce que son acte aurait eu l'air d'une désertion. A toi et aux autres, jamais je n'ai rien dit ; Fritz Ell ayant fait amende honorable, je l'ai dissuadé de retirer de la J.B. le conte qu'il avait d'abord envoyé ; et il a laissé, d'après mes conseils, son Guidel à Max Waller. Quant à Garnir, il avait fini par décider qu'il ne collaborerait pas à la J.B. si on ne le lui demandait point. Tu apprécies la valeur de ces nuances, et sans doute aussi, le motif de dignité qui m'avait fait écrire quelques reproches à ces deux camarades.

Je m'étonne que Garnir ait répondu à la J.B. en ce sens : ce n'était pas convenu, puisqu'on lui demandait des vers. Mais ce qui nie passe, c'est que toi tu te sois rangé parmi les étrangers à notre groupe. Je suis heureux de voir Maubel succéder à Waller ; il n'est guère plus fort comme producteur, mais l'art y gagnera certes, en ce sens qu'on pourra maintenant estimer la J.B. en la personne de son directeur. Je n'avais pas été instruit de cela, non plus que de la décision des J.B. quant à l'option. Comment l'aurais-je su, puisque ta dernière lettre me promettait des monceaux de copie.

Tant pis. Je tenais beaucoup à toi, et j'y tiens encore malgré ta dernière action. Que Chainaye — lui, cependant, des choses auraient dû l'en empêcher ! —, que Goffin, que Destrée aient choisi la J.B., cela ne m'étonne point : ils étaient J.B. bien plus que Wallonie. Van Lerberghe m'a écrit il y a quelques jours pour m'annoncer de la copie dans quelque temps, au retour d'un voyage qu'il fait ; il me paraît très attaché à notre groupe, et (assez dédaigneusement) uni à la J.B. parce qu'elle l'a accueilli tout d'abord. Il s'est plaint fort souvent de la routine du groupe. Mais enfin il était Jeune Belgique depuis longtemps, et il m'écrivait, maintenant, qu'il nous abandonne, que je l'en estimerais autant — au moins.

Quant à toi, j'admire ton talent parmi les premiers ; tout ce que j'ai écrit de toi, strictement je le pense. Mais j'avais plus d'espoir en la fermeté de ton caractère. Je te parlerai franchement comme je l'ai toujours fait : je ne saurais t'en vouloir de ta désertion ; je suis trop déterministe pour t'imputer n'importe quoi ; et puis en vouloir à quelqu'un, c'est pécher contre l'orgueil et la dignité. Mais, voilà ! je n'attendais pas cela de toi ; car cela s'appelle une faiblesse, et je te croyais plus fort. Et puis les souvenirs !

Mais je ne veux point que cette petite chose altère nos bonnes relations artistiques. Et, une fois encore, je t'affirme l'estime et l'admiration que je ressens pour le poète du Lys.

Je te serre la main en bonne confraternité littéraire.

Que Mockel aime ressasser ses griefs et les commentaires élaborés *a posteriori*, la lettre du 1<sup>er</sup> mai 1888, allongée de deux post-scriptum, en témoigne. De toute évidence, elle renvoie à des missives perdues :

Sais-tu que nous jouons le finale de la Walküre, o Brünnhilde<sup>59</sup> ?

Tu me dis, mon cher Georges : jetons un suaire sur toutes ces vilaines choses, et n'en parlons plus. Parlons-en, au contraire, et beaucoup ! Tu ne saurais croire combien ta lettre m'a fait de bien ! Car la chose, la vraie chose qui m'avait froissé profondément, — et donc, au premier moment surtout, je te gardais rancune — c'était d'avoir rendu (faut-il un e ? oui) publique cette lettre tout intime, et qui s'adressait à toi seul. Sais-tu qu'au moment où Severin venait de m'écrire, je reçois la visite de Wilmotte, auquel les J.B. avaient dit, paraît-il, qu'on avait institué une sorte de congrès dans lequel on t'aurait fait parler, et où tu aurais produit et divulgué mes lettres ! L'acte me semblait peu croyable de ta part ; mais enfin tu avais pu être enveloppé de circonstances particulières ; ce qui me brûlait vraiment, c'est l'idée que tu avais fait cela sans me le dire, comme en cachette. Je ne voulais pas le croire, mais, ayant vu Chainaye, — sans lui parler de cela autrement qu'en termes vagues, pour ce qui te concernait, — voilà qu'il me dit, ou du moins que je crois comprendre, les mêmes choses ! Bien entendu je ne conserve pas un doute après ta lettre si honnêtement et franchement irritée : une simple affirmation de toi vaut plus que toute autre chose. Mais ceci t'explique la phrase, à dessein insouciant, de ma carte, et l'effort que j'ai dû faire pour ne plus t'en vouloir, — surtout que je croyais la question réglée ainsi que je te l'ai dit. Donc, maintenant, sans plus aucun malentendu, je te remercie chaudement de t'être montré des nôtres et je me garde de rien oublier — puisque ce serait oublier une preuve d'amitié. Quant au malentendu, il existe pourtant, mon cher Georges. Je me souviens bien que, vexé à ce moment, (et agacé de te savoir parmi nos adversaires au moment où la lutte venait de s'entamer), je me rappelle t'avoir écrit une lettre fort vive te réclamant parmi nous. À cela, tu m'as répondu longuement, en me parlant avec justesse, — mais sans bien discerner les circonstances, — de fraternité littéraire. Et alors j'ai dû encore t'écrire une lettre d'insistance, en te remerciant des témoignages d'amitié que tu me donnais. Mais tout cela a dû être arrangé en conversation, ensuite, car ta phrase est bien restée gravée dans ma mémoire, — et, si tu le désires, je la rechercherai dans ta lettre, — : « je ne donnerai pas de vers aux J.B. s'ils

---

<sup>59</sup> Ligne tracée en oblique dans le coin gauche supérieur de la première page.

ne m'en demandent pas. » Rappelle-toi aussi que, outre l'histoire du *Parnasse*, il y avait Fernand qui te conseillait d'offrir des vers à un artiste que j'estime beaucoup, Iwan Gilkin, mais que ces vers je les aurais voulu pour nous plutôt que pour la J.B. Dans tous les cas, le procès est jugé, n'y revenons plus. Je n'en veux garder qu'un souvenir, celui-ci : tu m'as donné un témoignage de dévouement dont je te garde la plus vive reconnaissance.

Tu vois que même les explications par lettre ont du bon : si je ne t'avais pas dit ce que j'avais sur le cœur, je croirais encore de méchantes choses (puisque depuis des mois j'attendais de tes nouvelles) ; et je ne pourrais pas, comme je le fais maintenant, te serrer la main fortement, te remercier, et me croire véritablement ton ami

Albert

Tu comprendras ma note sur la carte « non ostensible » en ce sens que persuadé que tu avais montré mes lettres par étourderie, je pouvais croire que, dans le ferme désir de faire réviser le procès avec la J.B., tu voudrais montrer un billet qui ne s'adressait qu'à toi ; et je me disais que tu le ferais avec l'idée de me rendre service, et croyant peut-être suivre mes désirs, sans réfléchir peut-être à ce qu'une démarche semblable pouvait avoir d'humiliant pour nous. Je ne voulais pas là te dire une chose désagréable, mais te mettre en garde contre ta bonne amitié. Comprends-tu ? N'oublie pas qu'on m'avait affirmé la divulgation de notre correspondance, et que, ne pouvant y voir un acte de malveillance de ta part, — mais ne sachant où nous en étions, après la glace de ton long silence, — je voulais mettre les points sur les i ; car je me disais : « il est fort capable, ayant montré les premières lettres, de produire celle-ci pour faire sortir les J.B. de leur erreur, sans réfléchir peut-être à ceci : que les J.B. refuseraient de revenir sur le fait accompli, et que nous en sortirions humiliés ». Est-ce qu'il n'y a plus de malentendu ? Non, n'est-ce pas ? Merci encore, et pour ta bonne lettre indignée, merci. Je te serre les mains.

Albert

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que tu oublies ce qui, dans mon billet, pourrait t'avoir froissé ? Je prie l'ami d'excuser les mots inconsciemment blessants qui s'y trouvaient et de tout ceci nous ne garderons qu'un souvenir : celui de notre amitié qui sort plus affermie de toute cette discussion. Je n'ai pas besoin de te mettre en colère en te disant que tout ceci ne regarde point les Jeunes Belgique (hein, tu as failli bondir en souvenir !) mais je veux insister sur ce point qu'en général tu peux montrer mes lettres à Fernand.

Ce que je te dis, je pourrais aussi bien le lui dire, — à moins qu'il ne s'agisse de choses qui te regardent naturellement. J'attends des vers de toi ; et où en sont tes projets d'étude wallonne en prose ?

Quant à la manière d'offrir des vers ou d'en donner si l'on en demandait, elle était fort bien tranchée : en offrir spontanément à cette époque, ça avait l'air d'une défection ; quant à la crainte de paraître faire défection, elle est si vraie qu'à cette époque (novembre ou octobre, je crois, mais bien avant janvier dans tous les cas) Van Lerberghe m'écrivait : « Mon cher Mockel, je voudrais beaucoup vous offrir des vers en ce moment (et pourtant je lui en avais demandé, moi) mais en ce moment je dois à ma loyauté de rester fidèle à la J.B., qui m'a accueilli si bien. » Je lui ai répondu que ses scrupules m'attristaient mais que je l'approuvais absolument. Deux mois plus tard, (ou un mois ou trois ??, je ne sais plus,) il m'envoyait une pièce de vers qu'il jugeait pouvoir faire maintenant paraître chez nous, la guerre étant un peu apaisée. Tu vois que je n'étais pas seul de mon avis, (pour toi, surtout, qui avais été des 1<sup>ers</sup> Walloniens, tandis que V. Lerberghe était une recrue pour la J.B.) Et pourtant, moi, je lui avais demandé des vers, et Van Lerberghe désirait beaucoup écrire à la W., me disait-il. Je te donne à peu près les paroles de V. Lerberghe ; s'il y a changement de mots, c'est bien le sens au moins. J'ai l'air de te donner un argument quant à la «Nuance », mais Van Lerberghe la faisait aussi, si je me souviens bien. Seulement, il jugeait devoir ne rien envoyer, même après ma demande, à une revue qu'il estimait, pendant qu'elle se trouvait en guerre avec celle qui l'avait d'abord accueilli et qui ne lui avait pas donné de grands motifs de se plaindre.

Tu me demandes comment je pouvais croire que tu avais montré mes lettres aux J.B., à des gens que tu connais à peine, dis-tu. Mais je ne voulais pas le croire d'abord ; puis, devant les témoignages précis, à bout d'arguments, je me suis persuadé que tu t'étais lié avec les J.B. pendant ces mois où je n'ai reçu de tes nouvelles, et qu'ils t'avaient entièrement « retourné » en te convainquant « qu'il te fallait montrer nos lettres, que tu n'avais pas autre chose à faire » etc., d'autant qu'ils sont très forts sur les arguments byzantins et raffinés, — et qu'ils ne sont pas des imbéciles. (Mon Dieu que de P.S. ! Bonsoir une dernière fois, et poignée de main ; mais c'est que je tiens beaucoup à ce que rien ne soit plus douteux, pour bien enterrer la discussion).

Réponse non datée de Garnir :

Oui, mon cher Albert, tu as raison, les explications ont quelquefois du bon. La preuve c'est que voici la déesse Discorde envolée et pour toujours, n'est ce pas ? Deux points encore avant l'incinération de la dite déesse guerrière. 1°) Tu m'offres de rechercher mes lettres. Fais-le. — 2°) Tu me parles bien Congrès de la JB. — Voici : la J.-B. se défiant de Waller et voulant resserrer les liens de la confraternité littéraire très lâches en ces derniers temps, se réunit hebdomadairement, je crois, dans un local particulier. Je pense que ces réunions ont été inaugurées avant l'incident Mockel Garnir, en tout cas, ce n'est pas le dit incident qui les a motivées. Inutile de te répéter que je n'y ai jamais paru et que -- y eussé-je été -- toutes les arguties des JB. ne m'auraient point décidé à leur exhiber une lettre particulière. Quant à Chainaye, je crois lui avoir dit un jour, tout familièrement, que tu m'avais demandé de choisir entre la W. et la J.B. Rien de plus, rien de moins. — Comprends bien ma situation : Gilkin, à brûle-pourpoint, m'a demandé des vers. Je refuse et, [illisible] je lui dis que je suis le drapeau de la W. Il en fait un casus belli, à mon insu : chose déplaisante pour nous deux, mais dont je suis absolument innocent. Bref, le temps a passé là-dessus et je t'assure qu'on n'y pense déjà plus ici : Giraud, que j'ai vu il y a quelques jours, m'en garde si peu rancune qu'il m'a envoyé son « Hors du Siècle » avec une dédicace charmante. Ftt ! Ftt ! N'a pas ! Envolé ! Disparu ! Finis discordarum, comme dirait Joséphin.

Donc parlons d'autre chose : tu t'imagines à tort que *l'Étudiant* m'a causé beaucoup de soucis. Non ; j'allais à l'imprimerie trois heures par semaine et c'était tout. J'avais le plus souvent de la copie en quantité plus que suffisante et quand il en manquait, je faisais passer les rossignols dont mes tiroirs étaient encombrés.

Me voici du reste tout à fait tranquille. Nous avons cessé de paraître depuis quinze jours et j'ai l'intention de travailler ferme à quelque chose de bien wallon aussitôt que mon examen<sup>60</sup> sera expédié.

Je te souhaite pour les tiens non pas beaucoup de chance, mais beaucoup de succès et de réussite. J'irai passer quelques jours à Flémalle, fin juillet, je crois, et alors j'espère te voir longuement.

Avant juillet, je t'enverrai des vers pour le numéro extraordinaire que tu nous annonces.

Voilà tout ce qu'il y a d'intéressant pour le moment te parlerai-je du théâtre [illisible] de R. Adam : cette mystification en 3 actes ou de l'indifférence

---

<sup>60</sup> Il s'agit de la candidature en droit, qu'il redouble. Cette fois-ci, il sera reçu.

incompréhensible du public pour *Le Mâle*<sup>61</sup>, qui a au moins le mérite de l'originalité : un scandale !

Je crois ne pas t'avoir dit encore combien ta lettre bien venue m'avait fait de plaisir ; merci pour tout ce qu'elle contient de bonnes choses et d'amitié.

Elle me donne une furieuse envie de travailler quelque chose qui sera superbe — d'intentions — et de te l'envoyer bientôt.

Ah ! je me félicite de t'avoir déniché Keller<sup>62</sup>. La pièce de Mai est étonnante : je t'avoue que je n'aimais guère les premiers vers qu'il t'avait envoyés et que je t'avais adressé cet autre George (sans S) par acquit de conscience, avec la quasi certitude que tu lui demanderais autre chose que son très mince bagage d'alors. — Quel saut de progrès !

C'est presque incroyable !

Mille amitiés et une bonne poignée de mains.

Le 29 mai 1888, Mockel reprend contact avec Garnir, pour revenir une fois encore sur ce qu'il appelle « l'affaire avec la J.B. » :

Mon cher Georges,

J'avais espéré te voir à Bruxelles, à la 1<sup>re</sup> du *Mâle*. Mais, non plus que Fernand, tu n'y as paru ; et, comme nous sommes en grand retard de correspondance, et qu'avec *l'Étudiant* tu sembles absorbé autant qu'un Joghi par la contemplation de son nombril, je t'écris le premier pour te demander des vers — ou de la prose. En juillet, le 1<sup>er</sup> juillet sans doute, nous ferons probablement paraître un numéro double, pour propager un peu, aussi parce les mois qui suivent sont morts, et enfin parce que je serai fort occupé ces temps-ci. Veux-tu donc nous envoyer ? À ce propos, je te remercie d'avoir agi comme tu l'as fait, lors de l'affaire avec la J.B. Tu m'as mis dans une grosse colère, par exemple, alors ; mais, en y réfléchissant, je me suis dit qu'il fallait te remercier puisque tu avais cru agir d'après nos conventions, et pour me faire plaisir. Mais comme je l'ai dit à Chainaye et écrit à Severin, tu as dû te tromper absolument sur ce que je demandais. Je me

---

<sup>61</sup> *Un mâle*, pièce en quatre actes que Lemonnier a tirée de son roman avec la collaboration d'Anatole Bahier et de Jean Dubois, a été créé le 1<sup>er</sup> mai 1888 au Théâtre du Parc, à Bruxelles.

<sup>62</sup> George Keller avait déjà été publié par *La Jeune Belgique*, 20 décembre 1885, p. 489. (*Emblème et sourire*). Au cours des années 1888-1889, il fournit à *La Wallonie* une dizaine de poèmes et quelques proses. Ses deux premières apparitions dans la revue de Mockel se situent le 31 mars 1888, p. 161 (*Veillée de lune*) et le 31 mai 1888, p. 205 (*Les Résignés*). Aucun poème intitulé *Mai*.

souviens fort bien d'une lettre où je te demandais de ne pas faire des avances à la J.B. au moment où nous étions en guerre, — pour ne pas avoir l'air de nous lâcher — ; mais il avait été convenu, ainsi que le dit ta lettre de réponse, non pas que tu refuserais des vers, mais que tu te bornerais à ne pas en offrir en ce moment ; de même pour Fritz Ell qui voulait, après une lettre un peu raide de moi, retirer Guidel<sup>63</sup> de la J.B., ce dont je l'ai dissuadé, je m'en souviens. En y réfléchissant, je me dis que peut-être, écrite dans un moment d'impatience, ma lettre était exigeante ; mais, comme je le disais à Chainaye, je demandais le bras pour avoir le doigt et, s'il m'en souvient bien, j'aurais voulu que tu me disses bien « je suis des vôtres et rien que des vôtres », pour, après, remercier l'ami et lui dire ensuite « écris où tu veux, dès que tu ne nous lâches pas ». Et si ce n'est pas implicitement contenu dans mes lettres, certes nous l'avions décidé en conversation. Je me souviens d'une parlote rue d'Arenberg, je crois, où nous avons bien décidé que tu n'irais pas offrir des vers si l'on ne t'en demandait (parce qu'alors Severin te poussait à offrir des vers à Gilkin, n'est-ce pas ?) Ce qui m'étonne le plus et m'a froissé je l'avoue, c'est que tu aies montré ma lettre aux J.B. Ces choses-là nous regardaient, toi et moi seulement (je parle de l'intimité des lettres) ; et il est vraiment dommage que tu m'en aies rien écrit à cette époque : je t'aurais rappelé que tu poussais le zèle amical jusqu'à dépasser ce dont nous étions convenus. Dans tous les cas, tu as agi ainsi pour me faire plaisir et, prenant trop à la lettre nos discussions, tu n'as voulu que me rendre service. Je regrette ce qui s'est passé — la perte de Fernand surtout, car j'avais une sympathie spéciale pour lui ! — mais te remercie vivement et fortement si, ce faisant, tu as obéi à l'amitié. Je te serre amicalement la main.

Albert Mockel

Prière de ne pas t'imaginer que j'écris ici une lettre diplomatique, un « billet ostensible ». Je ne tiens pas à ce qu'on réforme le procès jugé ; cela, le temps le fera mieux que des discussions ; et puis enfin, malgré la perte sensible de Fernand, nous avons assez de collaborateurs pour n'être pas pris par la [illisible].

La suite de ce post-scriptum se trouve sur l'enveloppe...

---

<sup>63</sup> Cette œuvre n'a pas paru dans *La Jeune Belgique*.

Je trouve aussi Severin en progrès, dans la *Fleur funèbre*<sup>64</sup>, par exemple, et surtout dans sa prose. Mais je ne trouve pas sa *Chaldéenne* aussi bonne qu'il me semble la juger et j'aime autant le *Chant de cor* que la dite *Chaldéenne*. Est-ce ton avis aussi ? Je regrette que souvent, comme Célestin Demblon, il se laisse dominer par son sujet au lieu de le dominer, et que cela l'induit à faire trop vague et à rendre parfois sa pensée obscure et difficilement intelligible ; je n'adore pas les décadents, tout en leur reconnaissant du talent, et j'ai peur que Severin ne roule sur la pente qu'ils dévalent. Ce serait bien dommage, avec toutes ses solides qualités et un vers d'une ampleur magnifique comme le sien !

La lettre du 22 juillet 1888 fait état principalement de la collaboration de Garnir à l'hebdomadaire liégeois *Caprice-Revue*, fondé le 24 mars de cette année-là par le « Wallonien » Maurice Siville. Quand Mockel lui écrit, Garnir a déjà donné à ce périodique *Croquis ou souvenirs* (n° 22, 28 avril 1888), *Les Cloches* (n° 25, 19 mai), *Aurore* (n° 27, 2 juin), *Exil* et *L'Irréparable* (n° 34, 21 juillet).

Mockel confirme l'opinion qu'il a déjà exprimée : c'est comme prosateur que Garnir se réalisera pleinement. Qu'il envisage peut-être, après *Luc Robert*, de glisser vers la prose symbolisante de *Liens occultes*, la nouvelle d'Auguste Henrotay, parue dans *La Wallonie* en octobre, novembre, décembre 1887...

Mon cher George(s),

Je voulais t'écrire pour te remercier de tes vers et te dire qu'ayant lu et relu avec l'œil terrible du critique ton *Luc Robert*, je m'étais pris d'un beau feu d'enthousiasme pour ta vision si franchement wallonne et sainement naturiste ; je dis sainement en opposition avec les bilieux du binocle, qui regardent soigneusement les choses et font de leurs observations des livres souvent splendides, mais baignés de je ne sais quelle lumière glaucque et de ranceœur, fort artiste mais qui finit par être toujours la même.

Ta prose seulement, tu devrais la travailler, assouplir ta phrase, en éliminer les longues périodes et arriver à l'acuité de l'épithète qui te manque un peu en vers, aussi,

---

<sup>64</sup> Les trois poèmes de Severin évoqués ici ont paru dans les premiers numéros de *La Wallonie*. Mockel en parle comme s'ils étaient récents : *Fleur funèbre* (15 juillet 1886), *Chaldéenne* (15 juin 1886), *Chant de cor* (15 septembre 1886).



lorsque tu rimes en adjectifs féminins et que tu gonfles ton vers d'une pléthore d'épithètes.

J'allais t'écrire tout cela, persuadé que ta voie la plus décisive est bien la prose, lorsque j'ai lu dans *Caprice* vers et prose de toi tous deux signés et jugés par toi de valeur sensiblement égale, puisque tu les envoies à *Caprice* plutôt qu'à nous. Eh bien tes vers ne sont rien du tout ; ils sont, sauf la première strophe, ils sont trop pesants, le rythme s'arrête au bout de chaque vers, ce qui est assommant lorsqu'on aime la musique, les rimes sont parfois banales et l'harmonie peu soignée. Par exemple j'aime cent fois mieux comme virilité (??), verve, verdure et force d'épithète, les beaux vers que tu m'as dédiés jadis, dans le premier n° de *la Wallonie*. Mais il y a la belle expression, une belle suite d'idée qui serait superbe en prose. Pour ne pas faire du vers quelque chose de musical (comme, tiens, sans chercher loin, Georges Keller, qui est déjà et sera bien fort), ou de définitif en ciselure (comme souvent Giraud et Fernand), il vaut mieux écrire en belle prose harmonisée et cadencée largement.

J'ai lu avec infiniment de plaisir ton *Irréparable* dont le titre est usé mais qui est très fin, très vrai et très de tous les temps. Par exemple, je ne comprends pas que, garçon de goût, tu n'aies pas terminé à cette phrase si tombalement définitive : Non, Jane, ce n'est plus possible. Ta pièce aurait valu bien plus, aurait été bien plus suggestive aussi. Fais attention que je ne parle pas de la forme de ta prose. Elle est plus courante que vraiment ciselée. Mais aussi c'était pour un journal d'art et non pour une revue d'art, et puis c'est une nouvelle que sans doute tu n'as pas revue et corrigée après l'avoir laissée longtemps dormir. Mais vrai, je te le dis et te le répète, tu arriveras cent fois plus loin dans l'étude en prose réaliste à la façon de *Luc Robert*, ou fouilleuse et subtilement symboliste comme celle de ce très fort artiste Auguste Henrotay, qui n'écrit pas assez, mais, lorsqu'on l'a dégelé et qu'il veut bien dire ce qu'il pense et sait, – vrai, un cerveau critique et remarquable, tu sais. Je le dis hautement pour attirer ton attention sur ses trop rares productions (*Liens occultes*, entre autres, parce que écrivant si rarement, il pourrait, malgré tout, passer plus facilement inaperçu, (avec deux p !). Quelle drôle de lettre, mon George(s)

Retiens en ceci que le *Châtiment des poètes* est une fort belle pièce, mais que tes vers habituels ne valent guère la moitié de ceux-là et que ton *Irréparable* m'a fait grande joie, comme pensée d'art, et dans mon amitié pour toi ; et enfin, qu'il te faut relire *Luc Robert* et nous en donner un second, plus ouvragé de forme, dans *la Wallonie*. Je te serre

cordialement la main et te souhaite bon succès à ton examen. Amitié à Fernand. Quand passe-t-il ? Moi, en octobre (?) et voilà ma chaude poignée de main.

La lettre suivante n'est pas datée. La mention des *Meistersinger* fournit une indication précise : Mockel a assisté, avec sa mère, à la représentation du 23 septembre 1888<sup>65</sup>. En l'absence de la « bonne lettre » de Garnir, nous ne saurons pas ce que celui-ci pensait du *But*, prose tout imprégnée de symbolisme éthéré, ni ce qu'il disait de René Ghil et d'Achille Delaroche.

Merci de ta bonne lettre, mon cher Georges, — et de ce que tu me dis de mes proses ; je ne suis pas de ton avis, pourtant, *le But*<sup>66</sup> me paraît ma chose la meilleure jusqu'ici ; et beaucoup de gens m'en ont écrit, (de ceux que j'estime.) Affaire de goût, aussi ; comme pour *Luc Robert* que j'aime plus que toi, si je me souviens bien. Tu es bien injuste quant aux Français, Ghil et Delaroche sont dix fois plus forts que les autres, et plus poètes surtout<sup>67</sup>. Vois-tu nous aurons encore souvent d'amicales discussions ; connais-tu le judaïsme en musique de Wagner ? Eh bien la plupart de nos poètes, presque tous, font de la poésie « juive » sans avoir l'excuse de la circoncision, ce petit phallus, et son gros œil à paupière flasque — du moins je vois cela comme ceci —, cela juge un art ; quand la paupière retombe, c'est que l'œil est malade ; inde, inde... ; je sais bien que cela n'est pas physiquement vrai, mais tant de gens ont l'oreille d'éléphant à leur phallus moral... Pour la musique, leur définition est : « l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille » ; or je dis, moi, disciple de Wagner : d'une manière intellectuelle, s'il faut une queue à la phrase ; toute la question est là ; le titillement harmonique soit des sens, soit la pensée chiffrée sur la bosse des sens. Mais je crois que je file aux régions de l'esthétique, — et tu ne les aimes pas, n'est-il pas vrai ? — Ah, je me suis décidé à apprendre le grec pour passer mon doctorat de philosophie<sup>68</sup>. Je l'étudierai à mon aise, ici et à Paris ; c'est intéressant, ces travaux, il n'y a que le grec que je n'ai pas suivi !

Bonne chance, toi ! Je serai à Bruxelles, lundi soir, pour les *Meistersinger* (pas limpide, mais beau). Tu me feras grand plaisir en m'apprenant le résultat de ton

---

<sup>65</sup> Voir *Albert Mockel. Le centenaire de sa naissance*, p. XII.

<sup>66</sup> Albert Mockel, « Le But », *La Wallonie*, 31 juillet 1888, p. 273-284.

<sup>67</sup> En novembre, Mockel allait collaborer aux *Ecrits pour l'art*.

<sup>68</sup> Mockel prendra des cours de grec avec Joseph Bidez.

examen ; je voudrais aussi voir Georges Keller mardi matin sans doute car je filerai le soir. Bon courage, mon vieux, et bon espoir.

Je te serre la main.

Qu'il s'agisse de Mockel ou de Garnir, l'intérêt de la lettre datée d'octobre 1888 est de nature biographique.

Mon cher George, je ne t'ai pas encore remercié de tes vers, qui me paraissent en effet de tes meilleurs<sup>69</sup>. Ce n'est pas dans le même sens que vont mes recherches, mais *l'Étudiant* n'a-t-il pas dit un jour qu'on peut s'estimer et s'admirer même sans être du même avis (qui a donc trouvé cela ?). J'attendais l'annonce de ton arrivée prochaine. Pourquoi donc fais-tu le mort ? Oublies-tu donc que tu dois m'infliger la lecture de ton roman<sup>70</sup> ? Sérieusement, je désire beaucoup voir de plus près cette nouvelle œuvre, et je me réjouissais de t'avoir quelques jours comme quasi compatriote. As-tu donc renoncé à tes premiers projets, ô homme sans persévérance !

Tu bloquais un examen : l'as-tu passé<sup>71</sup> ? Moi, j'ai dit zut, zut et rezut au droit, définitivement. L'an prochain, je vais à Paris<sup>72</sup>, pour voir du monde et de l'art, et lire, et travailler à des choses de littérature et de philosophie. Pour le moment, je me mets à bloquer ferme l'harmonie et la composition<sup>73</sup>, avec un ami ; la philosophie aussi ; et aussi un peu de vagabondage scientifique de chimie, de cosmos, et, sans doute, de géologie, pour mon plaisir et l'entreprise d'ameublement des chambres de mon cerveau (oh palais des mnémotechnies !). Je suis en discussion avec mes parents. Maurice Wilmotte a eu la malencontreuse idée du doctorat en philo ; si bien qu'ils se sont raccrochés à cette idée de diplôme, et que peut-être, pour ne point trop les attrister, eux qui m'ont déjà cédé l'exil du droit, je vais devoir me fiche à des réétudes du grec (que je n'ai vraiment jamais su, hélas). Cela, pas du tout sûr, mais possible.

---

<sup>69</sup> « L'Impénétrable », « Le Châtiment des poètes », *La Wallonie*, 31 juillet 1888.

<sup>70</sup> Il ne peut s'agir que des *Charneux*, le premier roman condruzien de Garnir. Il ne paraîtra qu'en 1891 ; mais, dès octobre 1888, il se présentait donc sous une forme montrable.

<sup>71</sup> Garnir a réussi la candidature en droit en 1888.

<sup>72</sup> Mockel séjournera à Paris en juin 1889.

<sup>73</sup> Avec Emile Dethier.

Toutes ces hésitations, ces projets et ces retombages sur mes pattes, cela m'a pris du temps et beaucoup du loisir de ma pensée. C'est ce qui explique mon silence après ta lettre et tes vers. Suis-je blanc ?

Fais mes meilleures amitiés à Fernand, je te prie. Je crois que je lui ai écrit une bien drôle d'immense lettre, il y a deux ou trois semaines. Tant pis, j'ai de ces moments féconds en sottises.

Bonsoir, mon cher George, et la très cordiale poignée de main d'

Albert Mockel

Voici l'avant-dernière pièce de ce qui demeure du commerce épistolaire de Mockel avec Garnir. Le deuxième paragraphe permet de la dater approximativement : c'est le 20 janvier 1889 que Mockel a assisté à Bruxelles au concert Materna. On sait, en outre, que le lendemain il est allé réentendre la Materna à Anvers, d'où il est revenu, grâce à l'ami Georges Khnopff, l'organisateur, dans le train spécial qui ramenait l'orchestre<sup>74</sup>.

Mockel félicite de tout cœur Garnir pour le succès qu'obtient sa revue *Sur le bi, du bout du... Gand*<sup>75</sup>, dont la première a eu lieu le 28 décembre 1888 à Gand, dans un café-concert plutôt minable, portant le même nom qu'un célèbre théâtre bruxellois de ce temps-là, l'Eden. Cette revue de fin d'année, à laquelle a collaboré Maurice Carez l'un des rédacteurs de *l'Étudiant* — fera salle comble pendant un mois, au grand étonnement des auteurs qui l'ont bâclée en quarante-huit heures et montée en quatre jours, avec l'aide enthousiaste d'une cohorte d'artistes amateurs, la plupart étudiants de l'U.L.B.

Garnir, habile à trusser couplets et refrains, s'est fait la main en écrivant avec Fernand Robette, Fernand Dessart et Maurice Carez *Eendracht maakt macht*, la première des revues universitaires proprement dites. Les représentations se sont données en février 1888<sup>76</sup>. C'est le premier coup d'essai, le premier succès dont parle Mockel :

---

<sup>74</sup> Albert Mockel. *Le centenaire de sa naissance*, p. XII.

<sup>75</sup> *Sur le bi, du bout du... Gand*. Revue locale en un acte (en collaboration avec Carez). Gand, Vandeweghe, 1889, 24 p.

<sup>76</sup> Voir George Garnir, *Souvenirs d'un revuiste*. Bruxelles, Éditions de l'Expansion belge, 1926, p. 14-18.

À un ami

Mon cher George,

Je te remercie cordialement de tous ces journaux et revues que tu m'as envoyés ; merci. Et tout de suite, que je te félicite du grand succès de ta revue. J'aime le titre, qui est drôle, et j'aurais donné beaucoup pour assister à une représentation de ton Œuvre. Cela me semble si drôle, si amusant dans le bon sens, de te voir en théâtre, et de t'y voir entrer avec une revue de fin d'année ! Et tout de suite, pour ton deuxième coup d'essai, tu attrapes le succès. (La première fois, on pourrait à la rigueur tabler sur la sympathie du public, mais cette fois, en ce lointain de Flandre !) Tu me parleras de cela longuement, lorsque je te verrai, bientôt à Bruxelles ; tu me diras tes émotions ; est-ce que ton œil n'avait pas la chair de poule (!) en regardant par le trou du rideau ;

Comme je te le disais, j'arriverai d'ici peu à Bruxelles ; le 20, pour entendre la finale du *Götterdämmerung* et la *Materna*. J'espère pouvoir rester avec vous quelques jours, une semaine sans doute, et voir les amis. Vous vous réunissez tous les jeudis chez Van Halmé<sup>77</sup> ? La fatalité veut que ce garçon si original mais si peu de lettres, soit partout le centre d'un groupe de littérateurs. À Bruges, *l'Éxcelsior*, — si tu savais quelle littérature ! — à Liège *L'Élan littéraire*, à Bruxelles le groupe *Caprice-Wallonie*. Il paraît que ce diable de garçon vous a lu ma confidentielle lettre d'injures ! C'est mal, et j'en suis attristé ; mais comment lui en vouloir de quelque chose ?

Donc tu songes à donner ton roman à la *Revue de Belgique*<sup>78</sup> ? Ce serait bon, en ce sens que tu le verrais imprimé, (donc propre à un nouveau travail) sans payer, au contraire. Mais la *Revue de Belgique*, comme milieu littéraire...

Comment va Fernand, le lilial<sup>79</sup> Fernand ? C'est bien triste ce que tu me dis de ses études et de son avenir<sup>80</sup>. Comment, peut-être il va devoir s'enfermer en un bureau !

---

<sup>77</sup> Le groupe littéraire constitué autour de *Caprice-Revue* tenait ses séances à Bruxelles dans la garçonnière de Charles Van Halmé, qui avait fait ses études de droit à Liège, où il avait fréquenté le cercle de *La Wallonie* et particulièrement Gustave Rahlenbeck, avec qui il avait noué une forte amitié. Charles Van Halmé n'écrivait pas et, avocat stagiaire, il avait peu d'activité juridique. « Gai, sceptique, riant de tout, il vivait toute la journée à bicyclette », a raconté Georges Eekhoud (« La Tasse de Café », *La Vie wallonne*, 15 décembre 1930, p. 107). Comme il possédait peu de vaisselle, il fut entendu que chacun de ses hôtes apporterait une tasse et que, pour cette raison, le club s'appellerait *La Tasse de Café*.

<sup>78</sup> *La Revue de Belgique* du 15 avril 1891 (p. 327-344) a publié une nouvelle de George Garnir, *Le Cœur ingénu*, dédiée à Paul Janson fils et qui sera reprise dans les *Contes à Marjolaine*.

<sup>79</sup> Allusion à la plaquette *Le Lys* (1888), reniée plus tard.

Pauvre garçon ! lui qui est fait pour les livres et les échappées de plein air... Et toi, tu bloques et rebloques. Je suppose que le succès de *Sur le bi du bout du Gand* a donné quelque confiance à tes parents ? Travaille va, c'est la meilleure manière de terrere temporis molem ingentem. Tu vois, depuis que je fais du grec, je parle latin, comme cela, naturellement.

Là dessus, comme il est tard, je vous conseille à tous les deux d'aller vous coucher, et je vous souhaite une bonne nuit.

Et ma cordiale poignée de main

Mockel pressentait-il que les jeux étaient faits, que Garnir, par ses inclinations et sous la pression d'événements de sa carrière, s'éloignerait bientôt de la littérature telle qu'il la concevait, essentiellement poétique, exigeante, raffinée, voire hautaine ? C'est ce qui advint bien avant que Garnir eût achevé ses études universitaires, en juillet 1892. Rédacteur en chef du *Journal des étudiants*, collaborateur occasionnel du *Soir* de la rue d'Isabelle et de *La Nation* de Victor Arnould<sup>81</sup>, revue révélée par le succès de *Du bi, du bout du... Gand* et promu professionnel du genre dès les années 1890-1893 en tant qu'auteur applaudi des revues qu'il écrivait pour l'Alcazar en collaboration avec Luc Malpertuis, il avait un pied dans le journalisme et l'autre dans le monde du spectacle. Son nom n'apparut plus que deux fois aux sommaires de *La Wallonie*, avec un petit poème en 1889 et trois pages de prose poétique en 1892.

Il gardait, cependant, l'ambition de persévérer dans le domaine de la littérature narrative, où Mockel, dès *Luc Robert*, l'avait encouragé à faire son chemin. Fin 1891, il publia son premier roman, *Les Charneux*, dont le sous-titre — *Mœurs wallonnes* — révélait que, peu après Louis Delattre, qui venait de se faire connaître par les émouvants *Contes de mon village*, l'auteur revendiquait à son tour le droit d'évoquer la Wallonie dans une fiction<sup>82</sup>. Il s'était soustrait aux tendances de son époque, écartant à la fois les excès de l'école naturaliste et les complications

---

<sup>80</sup> En 1888, Severin renonçant au droit, bifurqua vers la seconde candidature en philosophie. Ce faisant, il optait pour une carrière d'enseignant. Il semble que Mockel évoque ici un autre « avenir ».

<sup>81</sup> Voir George Garnir, *Souvenirs d'un journaliste*. Préface de Louis Dumont-Wilden. Bruxelles, janvier 1959.

<sup>82</sup> George Garnir, *Les Charneux*, Paul Lacomblez, 1891.

de l'écriture artiste. Pour cette première œuvre de longue haleine, il obtint, à partager avec Marguerite Coppin, le prix de la vénérable Union littéraire, et le critique Gustave Frédérix, dans *L'Indépendance belge* du 5 décembre 1891, lui adressa des compliments dont il n'avait pas l'habitude de gratifier les littérateurs belges.

Mockel, établi à Paris depuis avril 1891, n'envoie plus de message à Garnir. Estime-t-il qu'ils n'ont plus rien à se dire ? Toutefois, il ne peut ignorer *Les Charneux*. Dans *La Wallonie* de janvier-février 1892, il en rend compte, « une étude consciencieuse et vivante — écrit-il — d'un assez curieux monde, gens de ferme à demi gentils-hommes et bons bourgeois de la campagne ». Mais la forme ne le satisfait pas, et pour exprimer cette critique, mêlée à quelques compliments, il adopte spontanément, par une sorte de réflexe, le ton de ses lettres de naguère :

Si je tenais Georges Garnir bien acculé dans un coin, je lui dirais sans doute des choses désagréables et ne le lâcherais point avant qu'il n'eût avoué que sa forme n'a pas de lignes solides désirables et qu'il se trouve quelque monotonie dans le vocabulaire, les images et l'agencement des phrases. Mais il pourrait m'objecter avec raison que son livre doit plaire par la saveur toute particulière qu'il recèle, par la clarté de son atmosphère et son franc parfum de fleur des champs. Et en effet, *Les Charneux* valent par tout cela, et aussi par de courtes mais charmantes et simples descriptions de villages condruziens et, pour nous, par tout ce qu'ils contiennent de l'âme natale, par toute l'âme wallonne qui chante entre les pages.

En 1893 paraissent les *Contes à Marjolaine*<sup>83</sup>, où Garnir a réuni sept récits, parmi lesquels, immédiatement après la délicieuse introduction au recueil, *La Chairrière*, version profondément remaniée de *Luc Robert* et dédiée à Philippe Gille. De Paris, où il a épousé le 1<sup>er</sup> février Marie Ledent, nièce du compositeur Étienne Ledent, du Conservatoire de Liège, Mockel remercie l'ami Georges pour l'envoi du volume. Il a dû observer combien *Luc Robert* s'est amélioré sous l'influence de ses critiques répétées. Pourquoi *La Chairrière* ne lui est-elle pas dédiée ? Dans son aimable lettre non datée, il fait celui qui n'a rien vu.

---

<sup>83</sup> George Garnir, *Contes à Marjolaine*. Bruxelles, Paul Lacomblez, 1893.

Mon cher Georges,

Il ne faut m'en vouloir si j'ai tardé aussi longtemps à te remercier des *Contes à Marjolaine*. Nous avons eu ici pendant un mois ma mère avec qui nous sommes allés un peu partout et, comme je voulais être toujours avec elle pendant son séjour ici, mon travail en a été arrêté ainsi que ma correspondance. Ne m'en veuille donc pas.

Je les ai lus avec infiniment de plaisir, ces contes à Marjolaine décorés d'un si joli titre. J'aime beaucoup, d'abord, ton introduction, qui est bien wallonne comme nous le comprenons et dont le symbolisme gracieux a quelque chose de frais à la fois et de « mémé » comme on dit à Liège. Et puis il y a ce nom, que tu as trouvé je crois, et dont le charme doux et traînant évoque à merveille la jeune fille de la campagne, celle qui symbolise ton art à toi.

Dans le livre même j'aime toujours beaucoup *la Chairrière*, le « Jules, Julien, Julienne » de mes vieux fumistes, qui m'a rappelé du coup les débuts de *la Wallonie* et m'a étonné en même temps par la justesse des impressions et par la saveur des détails. Ce conte-là, c'est bien du Garnir et tu as ta manière à toi de comprendre la vie du plein air, les aspects de la ferme, et les figures qui s'y meuvent. Par exemple, je n'aime pas du tout *le Cœur ingénu* ; là, je te le dis sans barguigner.

Mais *la Grande Sœur* est une nouvelle d'un sentiment juste et sobre, bien vivante et qui émeut. Tu as cela, d'ailleurs, la faveur spéciale de toucher, sans pleurnicher, en frôlant discrètement le cœur, et l'on sent dans ces contes que tu as dit ce que tu voulais dire, que tu as senti toi-même et que rien de cela ne ressemble à la ficelle qui nous agace dans le « roman romanesque ».

Enfin ton *Jacclard* est une excellente petite esquisse, très vraie et non moins savoureuse, et le conte bondit au-delà de l'anecdote, — très drôle en elle-même, d'ailleurs, — pour évoquer toute une sorte de simplicité paysanne un peu gouailleuse qu'on ne voit pas souvent dans la littérature. Et puis, c'est savoureux tout plein, comme je te le disais.

Merci donc, pour les bons moments que j'ai passés avec toi et les souvenirs du pays que ton livre m'a apportés. Je l'ai senti d'autant mieux, ce livre, que je suis (hélas !) plus loin des impressions qu'il m'a fait revivre.

Je te félicite cordialement et te serre la main, mon cher Georges.



Docteur en droit et inscrit au barreau de Bruxelles, George Garnir constata très vite que les exercices du prétoire ne répondaient pas à sa vraie vocation. Le succès des *Charneux* l'incita à se choisir un métier qui le rapprocherait du monde des lettres où sa place était déjà marquée. Encouragé par Gérard Harry, il s'engagea dans le journalisme professionnel ; il collabora à *L'Indépendance belge*, au *Petit Bleu*, au *Compte rendu analytique du Sénat*, à *L'Étoile belge*. Chroniqueur, échetier, reporter, critique, il avait rempli toutes les tâches du journalisme lorsque, en 1910, il fonda avec Louis Dumont-Wilden et Léon Souguenet le *Pourquoi Pas ?*, appelé à une longue et brillante carrière. Parallèlement, il accumulait les succès comme revuiste talentueux et prolifique. Dans ses *Souvenirs d'un revuiste* (1926), il reconnaît avoir conçu, au total, une centaine de revues, représentant toutes les variantes du genre : revues estudiantines et universitaires, revues de fin d'année, revues bruxelloises, revues à grande mise en scène, revues équestres, revues de salon. Simultanément, il édifiait une œuvre romanesque constituée de trois séries d'inspirations absolument différentes : les romans condruziens et mosans — après *Les Charneux*, *La Ferme aux grives* (1901), *Les Dix-Javelles* (1910), *La Chanson de la rivière* (1920) — ; les romans bruxellois — *À la Boule Plate* (1907), *Le Conservateur de la Tour Noire* (1908) — ; et les romans montois — *Tartarin est dans nos murs* (1927), *Le Commandant Gardedieu* (1930), *Le Crépuscule de Gardedieu* (1932).

Sous l'apparence d'une trompeuse nonchalance, George Garnir était un grand travailleur.

Élu à l'Académie le 13 mars 1926, il y retrouva Albert Mockel, membre fondateur, de qui il n'avait cessé de se sentir proche, en dépit de l'éloignement. De cette amitié longtemps silencieuse, mais profondément incrustée, témoigne la lettre du 29 août 1924, accusant réception de *La Flamme immortelle*, le recueil auquel Mockel travailla pendant vingt années<sup>84</sup> :

Bruxelles, le 29 août 1924

Vieil ami,

J'avais emporté, au village des vacances, plusieurs livres, dont la *Flamme immortelle* et je n'y ai pas lu tes vers, ce qui veut dire que je n'y ai rien lu du tout. Il y a une paresse

---

<sup>84</sup> Albert Mockel, *La Flamme immortelle. (La Tragédie sentimentale)*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1924.

d'esprit propre aux vacances des hommes de lettres ; il semble qu'ils se l'imposent comme une discipline inconsciente et nécessaire ; peut-être est-ce un effet de l'instinct de l'homme qui, pour quelques jours, retourne à la Nature. Je m'excuse là-dessus d'avoir été si long à t'écrire au sujet de ton livre, persuadé que ton amitié et la franchise de mon aveu me feront pardonner.

Avec combien de joie j'ai lu pourtant, au retour, les vers de la *Flamme immortelle* !

Avec quel bonheur émerveillé j'ai retrouvé, dans leur cristal, le cher poète dont j'ai vu le lyrisme éclore, se nuancer et s'épanouir en une fleur rare et précieuse !

Ton œuvre littéraire, vue du sommet où mon âge me mène, apparaît singulièrement harmonieuse et unie ; on t'y voit orgueilleusement fidèle à l'école dont tu adoptas les règles esthétiques dès que tu fus touché par la grâce du Symbole. Et, comme il advint pour Van Lerberghe, l'exaltation lyrique s'épure à mesure que s'accroissent, chez toi, le talent et le sens de la vie. Ta poésie est belle de tout l'invisible qu'elle contient et de tout le mystère passionné qui frissonne entre les mots : ta pensée et tes inspirations se révèlent et s'humanisent sous des voiles magnifiques. Il y a, dans ces vers, ce don de jeunesse enthousiaste et cette fraîcheur d'âme qui sont le privilège divin de l'ineffaçable signe du Poète.

Voilà pourquoi, plus que tous tes autres livres, j'aime celui-ci.

Je t'en félicite affectueusement ; j'éprouve tout le bonheur que peut éprouver un fidèle ami pour le succès d'un artiste dont la sincérité et la valeur ont renversé les obstacles sur le chemin des Lettres Glorieuses — et je te serre cordialement les deux mains.

George Garnir

Chez Mockel aussi, la mémoire du cœur maintenait vivace une amitié mise en veilleuse par les aléas des cheminements. Prononçant au nom de l'Académie l'éloge funèbre de Garnir, le 29 décembre 1939, c'est en évoquant la lointaine époque de *La Wallonie* qu'il était amené à parler d'amitié. Il disait dans sa péroraison :

Car il y a un poète chez ce romancier des mœurs condruziennes. À ce poète, nous devons l'exquise fraîcheur de certaines impressions intimes, de certaines visions de la nature ; nous lui devons aussi le charme d'une sensibilité qui appelle la nôtre, qui nous

relie à elle par les invisibles fils de la sympathie. Ne l'oublions pas : c'est par des vers que George Garnir avait débuté dans les lettres. Et qu'il me soit permis de rappeler un souvenir personnel. Ces vers, qui parurent dans *la Wallonie*, il me les avait adressés par l'entremise de Fernand Severin. Ce fut, entre nous trois, l'origine d'une correspondance littéraire et d'une camaraderie bientôt grandie en amitié, dont je ne puis oublier les grâces juvéniles. À la réserve déjà réfléchie de Fernand Severin et à sa gravité précoce, George Garnir offrait en contraste la fougue de sa spontanéité. Il n'était que ferveur, enthousiasme, ardeur généreuse et sensibilité. Toujours le cœur parlait en lui.

Et tel qu'il était alors tel il était resté ; en son âge mûr, il gardait encore un don précieux entre tous : *le don de la jeunesse* ; et l'on s'émerveillait de trouver en lui, toujours vive en dépit des années, cette chaleur de l'âme que la plupart d'entre nous perdent si tôt, hélas<sup>85</sup> !

La correspondance entre Mockel et Garnir n'offre pas l'intérêt, ne présente pas l'ampleur du long dialogue épistolaire de Mockel avec Fernand Severin, avec Francis Vielé-Griffin, avec Georges Marlowe ou avec Robert Desaise. Il ne faut pas s'en étonner. Commencée en janvier 1886, interrompue trois ans plus tard, elle couvre la période où les deux écrivains, extrêmement jeunes, sont encore dans la phase des recherches. Mockel lui-même, malgré sa prodigieuse maturité intellectuelle qui lui vaut d'exercer un fort ascendant sur ses compagnons de route, poursuit jour après jour sa réflexion sur l'art, la poésie, le symbolisme. Sa doctrine propre ne prendra vraiment corps qu'après son installation à Paris en avril 1890 et sa fréquentation des mardis de Mallarmé, c'est-à-dire plus d'un an après la lettre de janvier 1889, ultime témoignage de sa relation continue et régulière avec Garnir.

Presque tout de suite, Mockel et Garnir ont adopté le ton de la camaraderie, d'une camaraderie parfois débraillée, sans imaginer qu'un jour, des gens sérieux, très sérieux, s'empareraient de leurs juvéniles missives pour entrer dans l'intimité de l'histoire littéraire. La spontanéité était de leur âge. En ce qui concerne Mockel, le relâchement de l'écriture dans les lettres qu'il adresse alors à des amis comme Garnir et Severin, impose la conviction qu'il faut chercher ailleurs la formulation parfaite de ses idées. Il en sera autrement plus tard. Mockel,

---

<sup>85</sup> Albert Mockel, Discours aux funérailles de George Garnir, *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, tome XXIII, 1945, p. 211.

correspondant avec Robert Desaise entre 1921 et 1944, élaborait ses lettres, semblait-il, comme des articles<sup>86</sup>.

Telle qu'elle est, telle qu'elle nous est parvenue, la correspondance Mockel-Garnir nous apprend pas mal de choses.

Elle nous montre l'importance que les jeunes écrivains belges des années 1880 attachaient aux épiphénomènes de leur merveilleux mouvement de rénovation littéraire: l'adhésion à tel clan, plutôt qu'à tel autre, la collaboration ou le refus de collaboration à une revue ou à une anthologie. Des querelles de clochers qui nous font sourire aujourd'hui, mais qui, à cette époque de grandes passions artistiques, se hissaient au niveau de combats essentiels. D'autre part, elle met en lumière la personnalité complexe d'Albert Mockel, autoritaire par tempérament et conciliant par courtoisie, doté d'un remarquable esprit de synthèse, mais porté par ses scrupules à s'attarder aux moindres détails. Une personnalité aussi affirmée chez un homme qui n'a que dix-neuf ans lorsqu'il commence à correspondre avec Severin et Garnir, ne laisse pas d'étonner. Elle vouait l'écrivain à une carrière où l'œuvre littéraire, exigeante, sans cesse remise sur le métier, pâtirait des tâches de mentor, d'initiateur, d'animateur imposées par le sens du devoir et satisfaisant le besoin de régir. À côté de Mockel, George Garnir, en ces années 1886-1889, fait figure de second, de suiveur ; il est celui qui soumet son ouvrage au jugement de l'autre et qui écoute la leçon avec modestie. Il eut la grande intelligence d'aller dans la direction que lui recommandait son ami. Pour ma part, je place très haut dans la littérature régionaliste le nouvelliste des *Contes à Marjolaine* et des *Nouveaux Contes à Marjolaine* et le romancier des *Dix Javelles*.

Je crois que cela valait la peine d'exhumer la correspondance Mockel-Garnir.

Copyright © 2001 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Référence bibliographique à reproduire :

Paul Delsemme, *Une amitié littéraire : Albert Mockel et George Garnir* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/delsemme101101.pdf>>

---

<sup>86</sup> *La correspondance littéraire entre Albert Mockel et Roger Desaise*. Préface de Marcel Thiry. Présentation de Nestor Miserez. Bruxelles-Paris-Luxembourg. Éditions de la Maison du poète, 1965.